

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

DIRECTRICE : ANDRÉE MAILLET — SECRÉTAIRE : COLETTE COURTOIS
VOLUME X — No 5 — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1952

S O M M A I R E

<i>Le huitième jour de la création (fragments)</i>	Lyse Nantais	3
<i>La folle (poème)</i>	François Hertel	8
<i>La berge (poème)</i>	Jacques Ferron	14
<i>M'sieur Gédéon</i>	Damase Potvin	15
<i>Zéor (conte drolatique)</i>	Miss Tic	22
<i>Essai sur le Comique (V)</i>	L. Hamlyn Hobden, M.A., D.Litt.	35
<i>Petit lexique franco-espagnol (II)</i>	Marc Mont	40
<i>Letellier de Saint-Just</i>	Jean Bruchési	46
<i>La Garde Napoléon</i>	E. Fabre-Surveyer	50
<i>La boutade Daviault</i>	Lucien Collin	55
<i>La méthode Montessori</i>	Angèle Dupuis	56
<i>Au banc d'essai : Métro</i>	Andrée Maillet	60
<i>Rêve (poème)</i>	Cécile Cloutier	65
<i>Souvenance (poème)</i>	Jean-Guy Pilon	64
<i>La mise en boîte : Un apprenti philosophe</i>	J.C.E.	65
<i>Théâtre et centre d'art à St-Jean</i>	Lucien Collin	67
<i>Livres reçus</i>	Hyacinthe-M. Robillard, o.p., Jacqueline Mabit, Roy Royal	68
<i>Le théâtre</i>	Andrée Maillet	71

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous.

Les manuscrits non accompagnés d'enveloppes affranchies ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

A paraître prochainement

**PROFIL
DE
L'ORIGINAL**

LE PREMIER ROMAN D'ANDRÉE MAILLET

LE HUITIÈME JOUR DE LA CRÉATION

(fragments)

par

LYSE NANTAIS

Je marche dans la rue, il pleuvra donc toujours et ce sera demain la mort. J'ai froid, il semble que toute la brume du monde est entrée en moi et que j'ai noyé mon rêve dans une flaque d'eau. Mes pieds lourds, mes pieds de boue, je n'ai pas la force de porter haut la tête, ma tête lourde, ma tête pleine d'eau.

Des confins de l'âme une musique chante en moi, seulement un rythme, interrompu, repris, brisé, comme une marée, où flotteraient des algues, des poissons corrompus et de pâles lys d'eau. Un lampadaire, la pluie, mon visage en reflet dans une vitre en larmes. Là-bas l'œil rouge d'un passage à niveau cligne dans le ciel noir. Un train siffle et m'emporte, une trombe de lumière fonce sur moi. Je reviens de moi-même du fond de l'ombre, pour retrouver mes frères entassés dans des boîtes jaunes, couleur de soufre. A la portière un masque flamboie, se tord et tout à coup s'éteint...

Et le train siffle encore jusqu'au bout de la nuit.



On nous l'a dit, le bonheur est simple mais nous, nous ne le sommes pas.

O toi qui passes courbé sous le poids de ta peine, ouvre les yeux, libère ton regard en dehors de toi-même, libère ton visage du visage des autres. Cherche dans le ciel le coin nouveau, l'instant bleu entre deux barres sombres, là où personne encore n'aura posé les yeux.

O toi qui erres sur tes pieds, pauvre homme, sans billet, sans bagage, toi qui rêves du monde entier mais qui jamais n'iras nulle part, toi qui promènes ton morne ennui, pauvre homme, au fil des rues moisies, c'est à toi que je parle. Je voudrais être simple, te parler dans la langue des mots couleur de jour, et te voler ta peine et la garder pour moi.

Quelle est la vraie douleur, la tienne ? C'est ta souffrance à toi. Que si je pouvais l'exprimer, j'exprimerais le monde. Parle, prie ou chante — délivre-toi. Prends la terre à pleine main, embrasse l'herbe à pleines lèvres.

Pauvre homme comme moi.



Bien souvent le soir en face de ta journée, tu constates effaré que tu as été dupe de toi-même, et seul dans ta nuit, tu regardes s'agiter devant ton âme ton propre personnage, ton double que tu voudrais renier.

La première mésentente avec la vie ne vient pas de la vie elle-même, elle naît en toi. Il est certains actes, certains mots que tu ne consens pas mais qui te sont imposés. Tant que tu vivras dans le monde, perdu dans la vaste existence commune, tu ne seras qu'un personnage du spectacle, tu fais partie d'un décor, tu joues un rôle et les autres jouent un rôle comme toi.

Ton jour à toi, c'est le huitième de la création, le lendemain de Dieu.

Toi-même tu seras la Fatalité pour un autre, tu as été créé dans un but immuable, et tu réaliseras ce but malgré peut-être ton amour, ta volonté et ta peine profonde. Souviens-toi, qu'à cette heure, ton heure, tu accompliras ta mission.

Ce que tu nommes vices, instincts — ces figures grimaçantes, ces bêtes que seul tu entends s'agiter au fond de toi — tu voudrais t'en délivrer, tu marches en tremblant vers une seule étoile. Mais tout est décidé d'avance. A l'heure venue, tu seras l'ange ou la bête, au huitième jour de la Création.

Je t'appellerai Daniel et tu me répondras si tel tu entends ton nom. J'ai soif de la même eau que toi, nous chercherons ensemble le miracle d'Horeb.

Dépouille-toi de toutes pensées de la terre, marche à mes côtés, sans désir, sans haine, sans amour, sois pur. Nous marcherons dans la montagne vers la terre promise. Tu verras le rocher d'où a jailli l'eau du ciel.

Dépouille-toi de toutes pensées de la terre, nous irons boire à la fontaine du ciel, là-bas, au mystère d'Horeb.



Je m'ennuie, je suis crucifié à l'ennui, je suis l'ennui du monde.

Un soir pareil jadis j'ai découvert la mer, j'ai entendu la mer ballre les flancs d'un quai, et la nuit était sombre, pesant sur moi comme le couvercle d'un cercueil.

Tu n'as jamais été seul, et tu n'as pas payé à la solitude la rançon de la souffrance et de la joie qu'elle donne, si tu

n'as pas connu la nuit d'au-delà, la nuit de vent, de larmes et de plaintes.

La nuit de la mer sur un quai.



Je me regarde vivre béatement, l'absence de moi-même au fond de moi, l'absence de toute inquiétude ne présage rien de bon. Je connais des moments où aucune pensée ne peut me troubler, je deviens un lac immobile qui n'est plus d'une eau véritable. Cela me rappelle une croisée de rivière où je revenais jadis toujours à la même heure, dans l'espoir que j'arriverais enfin à voir changer cette langue d'eau claire, transparente, où nageaient d'irréels poissons blancs. Il m'arrivait de fouiller le sable avec mes mains, afin de saisir ce que j'y voyais, mais entre mes doigts l'or mouvant des fonds coulait comme une boue.

Des heures sur nous sont tombées à vol lent, nous apportant le parfum et la fleur et comme la tige où fleuriraient les vents.

Des heures sourdes, des heures lourdes ont sonné pour toi, te rappelant ce monde, cette terre, cette vie, comme la cloche fraîchement coulée exhalant sa première plainte avec son premier glas. Des heures calmes, des heures tièdes ont mouillé ton front. Des heures étranges, des heures mauves t'ont parlé.

Oh ! combien d'heures ainsi passées, moments inquiets où tu te cherches, instants suspendus dans l'arrêt de toi-même. Des jours sans lumière, des nuits chargées de feux, tu as marché hésitant, aveugle, infirme du dedans.

Regarde-moi. Que pourrais-tu me dire que je n'aie entendu, que pourrais-tu m'apprendre que je n'aie deviné ?

J'ai connu des saisons le charme des heures molles. J'ai connu de l'automne les pluies longues sur nos pas que

blessait l'herbe dure. J'ai connu les jours ternes, chargés de neige qui tombe trop claire dans le halo mélancolique des fenêtres, au long des ruelles et des lampadaires. Je sais les heures renouvelées des printemps qui s'éveillent et l'odeur qui monte de la terre qui fond.

Qui es-tu? Je le sais mais cherche à l'oublier en te parant de mots, en te fardant de songes qui, mêlés à mes songes, me font croire que tu m'as suivi dans mon rêve.

Des heures sur moi sont tombées à vol lent, m'apportant le parfum et la fleur et comme la tige où fleuriraient les vents.



Je suis gai sans raison, je suis hors de moi, ma gaieté éclate, ma gaieté n'a plus d'obstacle.

Je te crie ma joie, je te crie que j'aime.

Un jour pareil j'ai découvert la beauté, c'était une simple maison nue dans un champ vert où stridaient les cigales, le soleil jaune fondait les fleurs en vin.

Tu ne connais pas la joie si tu n'as pas vécu l'heure pareille où j'ai désiré boire le jour.



Cinq heures de l'après-midi, le soleil est figé dans les feuilles roussies par la première gelée. Quelques fruits rouges tremblent dans l'herbe. Immobile, le bec auréolé d'or, un oiseau posé sur un fil téléphonique, regarde. Une plume vole au vent et tombe parmi les feuilles mortes.

Un enfant immobile contemple l'oiseau. L'enfant ajuste une fronde, une pierre brille dans le ciel transparent.

Le bec auréolé d'or, l'oiseau immobile gît parmi les feuilles mortes.

LA FOLLE

*La folle du village est en grande démence,
Elle chante, éperdue, en ce soir de juillet.
Son cri est plus tragique et plus long qu'un silence.
Il se tord en sa bouche où se meurt un oillet.*

*Mâchonnant celle fleur, elle hurle, la vieille,
Dans le clair crépuscule où son rêve s'ébat.
Son âme de jadis en elle se réveille,
Et puis n'est-il point doux de chanter ici-bas?*

*Promise à celle mort qui nous atteint à l'âme,
Sa folie est sagesse et son cri est appel.
Dans ce soir lourd qui saigne, où tout l'être se pâme,
Elle seule a le sens exact de l'éternel.*

*On taxe de folie une pure épouvante.
N'est-il point, dans ce pré où le soleil se meurt,
Un reste de sagesse au front de la démente?
Son destin trop meurtri se brise comme un cœur.*

*Ses bras irréguliers s'agitent dans l'espace,
Elle est seule, au coteau, pendant comme une fleur,
Une fleur qu'un destin implacable menace.
La folle est en délire et hurle sa douleur.*

*L'extase de la folle en fait un être unique.
Abolis ces sursauts du simulacre vil ;
Secouons ce lin blanc, cette claire tunique :
Notre joie est amère et ne tient qu'à un fil.*

*Quand ce fil est rompu la recherche est chimère.
Notre lourd intellect s'étonne du néant.
Qu'on écoute la voix d'une pauvre mégère :
C'est l'humain tout entier qui se nie en étant.*

*Nul ne mourut jamais qui ne souffrit naissance.
Les fous auront prouvé que l'homme est maladié.
Puis ils savent changer la morne convenance
En l'art presque divin du pur palliatif.*

*Nul fruit ne porte ver, nulle fleur ne se fane,
Au glorieux levant de l'extase du fou.
Son front s'est empourpré d'un halo diaphane :
Il est roi de Palmyre et tyran de Corfou.*

*Il pose son ardeur sur le corps de la terre
Et l'engrosse céans de mille astres divers.
S'il perdit l'équilibre au contact du mystère,
Il sait braver l'affront de l'ordure et des vers.*

*Plus fol et déplorable est ce beau corps plein d'âme
Qu'on appelle à régner sur l'univers dompté ;
Tant plus belle est la voix du moindre âne qui brame
Que le cri orgueilleux de ce monstre éhonté.*

*O ma sanglante folle, en désespoir nocturne,
Chère âme qui surgit dans un décor de feu,
Plus vaste que l'anneau dont s'entoure Saturne,
Tu triomphe du sort et tu guides le jeu.*

*C'est toi la surréelle et c'est toi la plus grande.
Nous sommes vermisses devant la vérité.
L'univers est témoin de la funeste offrande
Mais l'homme est écrasé par ton humilité.*

*Grand monstre, belle ordure, ô moi canonisable,
Incline la superbe en face du grand non.
C'est devant ce refus de ton âme coupable
Que s'achève en horreur le trépas d'Absalon.*

*Plus d'orgueil, plus que le soleil couchant à boire,
Plus qu'une petite heure à passer sous le ciel.
La lune va venir et la nuit sera noire
Où la folle en sanglots s'abreuvera de fiel.*

*Sommes-nous satisfaits de raisonner encore
Lorsque l'incobérente est là qui nous unit?
Dans cette aberration où notre être s'adore,
Nous nous croyons de force à sonder l'infini.*

*Ne fus-je jamais fou? Je le demande aux ombres
Qui rôdent tout autour de mes éternités.
Le lointain souvenir de mes ans les plus sombres
Illumine mes nuits d'aveuglantes clartés.*

*Je suis fou, je suis fou. Tout l'univers est ivre.
Nous sommes emportés vers un vague destin,
Et s'il est quelque part vérité dans un livre
Ce livre ne fut pas écrit de cette main.*

*Cette main est cruelle et connaît sa puissance,
Elle sait que, ce soir, dans un petit bameau,
Gît une âme esseulée au sein de la démence ;
Elle obéit pourtant aux édits du cerveau.*

*Il faut être sans cœur comme tout vrai poète
Pour exploiter ainsi un si beau désespoir.
La langue des mortels devrait rester muette
Devant un affront tel au triomphe du soir.*

*On taxe de folie une angoisse cosmique
Qui s'exprime plus fort chez certains animaux ;
Pourtant nul cœur humain n'évite la panique
Où se tord le destin des êtres anormaux.*

*Morte vivante, ô flamme en délire mystique,
Tu l'évades ce soir en la sérénité
D'un soleil qui se couche à l'occident oblique
Dans l'extase de feu de son éternité.*

FRANÇOIS HERTEL
de l'Académie Canadienne Française.

LA BERGE

Le jour penché sur un rayon oblique

Glisse

Et la rivière le couche

Entre les saules

Une fille bâille au ciel

Vide

Son écharpe blanche

Se détache d'elle

L'oiseau s'est abattu

La fleur trahie s'effeuille

Ailes et pétales jonchent l'heure

D'abandons

Près d'une écharpe blanche

Le jour passe entre les saules

Et le bras tombant la belle

Du bout de ses doigts le frôle

JACQUES FERRON

M'SIEUR GÉDÉON

par

DAMASE POTVIN

« Bonjour, M'sieur Gédéon.

— Bonjour, Jean, comment ça va ?

— Bien, merci, M'sieur Gédéon. J'm'en viens vous chercher.

— Tu es bien bon, Jean.

Du geste large d'un seigneur de l'époque féodale, Gédéon Fripouillard, le nouveau député, donna la main au vieil engagé de son père qu'il connaissait depuis qu'il était haut comme ça.

— La voiture est là, M'sieur Gédéon.

Le quat'roue, en effet, stationnait à quelques pas de là. L'engagé prit des mains du voyageur sa valise et se dirigea vers la voiture, une espèce de cabarouet de la plus vénérable antiquité. La jument somnolait. Elle n'avait pas même eu le courage d'avalier une tresse de foin qui lui pendait de la gueule. Après avoir pris soin d'arracher ces brindilles dont il fit une jointée qu'il jeta dans le coffre de la voiture, de même que le licou de l'animal, Jean fit signe à M'sieur Gédéon de monter sur le siège-arrière, puis lui-même grimpa sur le siège-avant. D'un coup bref, il secoua les rênes : « Marche, Fane, marche ! » Et la jument partit d'un petit trot dolent sur le « chemin du roi ».

Le soleil, haut, planait dans un ciel d'un bleu immaculé, rôtissant implacablement choses, bêtes et gens. La route de terre forte, durcie par la sécheresse, sonnait le fer, sous les sabots de la jument. La voiture, brinqueballante, dans un tintamarre de vieilles ferrailles, soulevait des nuages de poussière à aveugler un régiment.

Assis droit sur son siège, l'engagé fredonna :

« J'irai la voir un jour,
Au ciel dans ma patrie... »
Marche don, Fane, marche !...

Après qu'il eut mené pendant quelques arpents, ralentissant, il se tourna vers le voyageur :

« Asteur, M'sieur Gédéon, c'est-ti qu'ça va ben dans vot'nouvelle job ?

— Pas mal, Jean, pas mal. Voici déjà huit mois que j'ai été élu député de Sainte-Anastasic, et j'ai même rempli toutes mes promesses. Ça va bien. Mais qu'est-ce qu'on dit de moi, Jean, dans le pays ?

— Mon Guieu, M'sieur Gédéon, couci-couça, du bon et pi du moins bon... C'est malaisé, allez, M'sieur Gédéon, d'faire taire les bavasseux quand i's'mettent à mal jaser du monde... Marche, Fane, marche !...

Gédéon Fripouillard ne répondit pas.

Il y eut un silence :

« Au ciel ! au ciel ! au ciel !... » fredonnait l'engagé.

Le soleil de cette journée caniculaire de juillet plombait sur le chaume des accotements de la route qui flambaient comme un feu d'abatis. De chaque côté, des champs s'éten- daient, sorte de grand jeu de dames dont les carreaux jaunes des grains murs alternaient avec les carrés verdâtres des avoines du printemps. Des hommes peinaient de-ci de-là dans les prairies. Quelques-uns se redressaient, entendant le train d'enfer de la voiture sur le chemin, reconnaissaient le cabarouet Fripouillard, et de la main, saluaient de loin l'engagé. Dans un pré, quelques vaches s'acharnaient à plonger leur muffle dans de maigres touffes d'herbe. Des oiseaux traversaient les champs en piaillant. Une corneille croassa, perchée sur un bout de clôture.

« Au ciel, dans ma patrie
J'irai, la voir, un jour... »

fredonnait Jean.

« Et le père, questionna M'sieur Gédéon, comment va-t-il ?

— Ah ! l'père, toujours pareil. Vous l'connaissez... I s'arrête pas. C'pas un p'tit homme, j'vous assure... Vous savez, faudra pas lui faire des magnières à cause que pendant que'que temps i vous avait en gribouille quand i vous a vu s'lancer dans les gazettes et dans la politique. J'ai pensé qu'i vous pardonnerait jamais... »

— Et c'est pas revenu ?

— Asteur, oui, assez ; i'est plus d'bonne humeur. C'est à cause d'la terre, vous savez, la terre du Père Gauthier qu'est à côté d'la sienne et qui l'tente depuis longtemps...

— Je ne comprends pas bien, Jean.

— Marche don, Fane, marche don !... Quand i a su, M'sieur Gédéon, qu'vous étiez élu membre du gouverne-

ment, i a dit : « Bon, ça y est.... mon garçon va l'acheter la terre du père Gauquier. I doit gagner gros, asteur... Pour cinq à six mille piastres cash, on peut l'avoir. Ça vaut huit mille comme un sou... C'est comme ça, M'sieur Gédéon...

« Au ciel ! au ciel ! au ciel !
J'irai la voir un jour.
Marche, marche, Finette.

— Ah ! l'père veut acheter la terre du père Gauthier ? demanda le député.

— Comme j'vous l'dis, M'sieur Gédéon. Entr' nous aut', vous savez que l'père Jules Fripouillard est pas mal proche d'ses sous. Sous c'rapport, c'est pire que jamais. I tond su les œufs. Tenez, vous m'crérez ou vous m'crérez pas, y a que'que temps, i a engagé trois p'tits garçons des voisins, vous devinerez jamais pourquoi... Marche, Fane !... pour ramasser les plumes qui s'trouvent dans le fumier du poulailler... Marche !... Et savez-vous c'qui leur a donné à la fin d'la journée ?

— ...

— A chacun des trois... une cent, une cent noire.

Un éclat de rire du député effaroucha un voilier d'étourneaux juchés en rang d'oignons sur une clôture. Ils s'envolèrent à tire d'ailes en piaillant.

Bientôt la voiture quitta le chemin du roi et s'engagea dans un chemin de traverse cahoteux et malaisé. La jument tirait à plein collier. L'air se remplit du tintamarre de la voiture plus que jamais brinqueballante. Sans s'occuper ni des cahots, ni du cabarouet tressautant abominablement, Jean se retourna de nouveau vers le député :

« Ah ! ça, M'sieur Gédéon, ça va don pas qu'vous êtes tout jongleux !... »

— Mais non, mais non, Jean ; ça va, ça va. Mais je regarde, je ne suis plus accoutumé au pays, voilà tout.

« Au ciel, dans ma patrie,
J'irai la voir un jour. »

fredonna derechef Jean, secouant avec plus d'énergie les guides... « On arrive, on arrive, ma p'tite Fane... décourage-toi pas... »

Le pays, Gédéon Fripouillard l'avait quitté voilà cinq ans. Garçon unique du père Jules Fripouillard qui possédait le plus beau lot du Grand Rang de la paroisse de Sainte-Arthémise, Gédéon n'aimait pas la terre. De bonne heure, il avait, disait-on, un tempérament « pommonique ». Dur et sec, le père n'avait jamais eu de câlineries pour cet enfant maigrechine sur lequel il ne pouvait compter pour l'aider aux travaux de la terre. C'est en vain même qu'il voulut lui apprendre à toucher les bœufs. La mère morte, le père, malgré sa ladrerie, et grâce à une bourse, envoya Gédéon au séminaire espérant qu'il se renforcerait et ferait un prêtre. Il se trompait. Pendant ses vacances, Gédéon passait son temps à rêvasser, remuant mille calembredaines dans sa tête.

Quand Gédéon eut passé son bac, il écrivit à son père qu'il avait obtenu une place dans une gazette. Quelques mois plus tard, il se lançait dans la politique, ayant ardemment adhéré à un nouveau parti qu'on appelait le Nationalisme.

« Encore un fainéant de plus », avait dit le père Jules en apprenant la nouvelle. Toutefois, il se gourma quand il apprit l'élection de son fils. Il pensa aussitôt à l'achat de la terre du père Gauthier. « Gédéon va arranger ça », se plaisait-il à penser. Aussi ne fut-il pas fâché d'apprendre que Gédéon venait le voir.

On aperçut bientôt la maison dont le toit de tôle réfléchissait de son miroir le soleil qui tombait dessus en vrille. Devant, quelques frêles saules dont un soupçon de brise faisait frissonner les feuilles. Alentour, tout était immobile, comme figé pour l'éternité. Du côté des étables, on entendait seulement quelques caquettements de poules, traversés parfois du long piaillage d'une oie. Quelques petits cochons noirs de boue fouillaient dans un tas de fumier.

Le père Fripouillard, vêtu d'un overall bleu marine, apparut soudain dans l'encoignure de la porte du fournil.

« Bonjour, mon garçon.

— Bonjour, papa.

Ils se serrèrent vigoureusement la main et les yeux du père semblaient dire qu'il était content.

C'était un homme frisant la soixantaine, bien sonnée, avec de durs yeux noirs, assez beaux, rapprochés de l'arcade sourcillière, ce qui est, dit-on, un signe d'avarice. Il avait de longues joues creuses, basanées; quelque peu hargneux, mais d'une certaine hauteur, un crâne plutôt ravagé, des mains velues façonnées aux durs travaux et aux intempéries.

Du côté de l'étable, on entendit l'engagé fredonner toujours :

« Au ciel ! au ciel ! au ciel ! »

en dételant la jument qui s'ébrouait.

Ils entrèrent dans la cuisine où deux autres jeunes engagés occasionnels lunchaient. Puis ils traversèrent dans une petite salle éclairée d'une unique petite fenêtre garnie d'un rideau d'indienne fleurie. « On va souper tout d'suite, dit le père, tu dois avoir faim... Le fricot est fin prêt. C'est pas grand'chose, tu comprends, Gédéon, on est pas riche, tu sais...

Un air frais maintenant pénètre dans la salle aux murailles tapissées de vieux journaux. Le vieux dit :

« J'suppose qu'tu vas coucher icitte ? »

— Non, papa, impossible. Ce serait un plaisir de passer la veillée avec vous, mais il faut que je retourne ce soir même à Québec...

— Ah ! c'est ben d'valeur, j'aurais aimé ça... »

Il se leva et s'en fut dans la cuisine dire à Jean d'atteler la jument pour aller tantôt reconduire son garçon à la station. Puis, il vint s'asseoir en face de Gédéon.

« Chanceux, va ! fit-il, la figure réjouie. T'en gagnes-ti assez, asteur, de la grosse argent ?... Et pi, t'es dans le grand monde. T'as de belles habillements, à c'que j'vois. Tu dois passer pour rien dans les « steamboats » et sur les gros chars... Mais, à propos, comment ça t'rapporte, asteur, ta job ? »

— Mon Dieu, papa, les émoluments ordinaires des députés, deux mille par année.

— Ah !... de fixe, sans les grattages... ?

— Pas de grattages, papa, dans mon parti...

— Ouais !... deux mille piastres !... pas de grattages !...

— Mais je tâche d'attacher les deux bouts... Ça suffit pas ?

Le père se leva. Son front s'était plissé. Il demeura un instant, comme figé. Puis un sourire narquois de mépris erra sur ses lèvres... Et, comme la porte s'ouvrait, laissant passer Jean qui cria : « La jument est attelée », le père répondit :

— Vas la dételer, Jean... Gédéon ira prendre ses chars à pied. Faut ménager la jument...

Z E O R

Conte drolatique inscrit au concours littéraire

par

MISS TIC

Neuf heures, un clair matin en fin de mars Une quinzaine d'enfants se dirigent avec leurs traîneaux vers le bord de la côte étincelante de givre. C'est congé : on va glisser sur la « croûte » solide et toute fraîche.

De cette côte à pente vertigineuse, on filera sur une longue surface glacée. La descente sera plus douce vers la plaine jusque près du fleuve.

Bientôt tous les traîneaux sont alignés, prêts à partir. Chaque garçon est chargé de conduire une ou deux petites sœurs, d'en prendre bien soin : il serait dangereux de verser en partant.

Edgar a essayé un arrangement :

— Georges, si tu étais fin, tu changerais de petite sœur avec moi. Lise est malcommode ; avec toi, elle serait plus sage. Ta sœur, Gertrude, est autrement plus accorte.

— Essaie toi-même, si Gertrude veut donner sa place, ça ferait aussi mon affaire.

Mais Gertrude refuse net ; sachant que tout près, en arrière, les maisons du rang sont bien éclairées ; que là, des yeux attentifs surveillent le groupe. En outre, les moqueries des camarades ne sont pas moins redoutables que les punitions maternelles. Edgar n'a qu'à se résigner à s'amuser en famille.

Au moment où les traîneaux vont s'ébranler, on entend des cris :

— Attendez, attendez, je veux glisser moi aussi.

C'était Zéor, un sportif de six ou sept ans, déjà populaire pour plusieurs raisons. Son aplomb d'abord n'a d'égale que sa pauvreté intellectuelle et matérielle. Au surplus, on le fait parler tant qu'on veut. Habitué à tout recevoir, il croit qu'il n'a qu'à demander. Aujourd'hui, cependant, il n'aura pas de chance : Jean s'en charge.

— Écoute, lui dit ce dernier, je vais te parler comme à un homme : tu es trop petit pour emprunter un traîneau et une fille avec, regarde, tous les garçons en font asseoir une en avant de leur traîne, toi, tu pourrais la renverser.

— Pourtant, dit l'enfant, je voudrais bien descendre avec vous autres.

— Attends, dit Jean, j'ai un plan : tu vois le tonneau derrière le hangar, tout près ? Nous allons te l'apporter. À l'instant, les enfants roulent le tonneau. Tu n'as qu'à te mettre en boule au milieu. Je te promets que ça va descendre.

— Je ne verrai rien là-dedans, dit le petit.

— Ah ! si c'est pour voir quelque chose de beau que tu es ici, tu n'as qu'à y rester. Vois en arrière tout ce vert nuancé qui monte jusqu'au ciel : ce sont les monts Notre-Dame couverts de forêts. En bas, devant nous cette blancheur éclatante au soleil : les maisons se regardent en riant, leurs vitres étincellent comme la glace sous nos pieds. Plus loin la mer fait demi-tour...

— Pas la mer, le fleuve, corrige Marguerite.

— Laisse-le donc parler comme tout le monde, toi, s'écrie Aline : à l'école c'est le fleuve, ici, entre nous, c'est toujours la mer.

Mais Marguerite ne cède pas :

— Il me semblait, réplique-t-elle, piquée ; avec toi, Jean a toujours raison ; c'est bien, accoutume-toi pour plus tard, tu pourras peut-être changer d'avis.

Mais Jean continue comme s'il n'avait rien entendu :

— Le tableau est encadré en avant comme en arrière, mais là-bas, tu sais, ce sont les Laurentides. A gauche, tu connais ça : c'est le Pain-de-Sucre, un beau pic, hein ? Plus bas, l'île aux Grues et l'île aux Oies. Comme le temps est clair ! on pourrait quasiment reconnaître ceux qui passent au bord de l'eau.

— Tout ça, je le vois tous les jours, se plaint Zéor.

— Eh bien, descends-tu, oui ou non ?

L'enfant se décide et pénètre dans le tonneau.

— Bon, comme ça, assis-toi, Très bien.

Et psssst : le tonneau est parti.

À cet instant seulement, les enfants réalisent qu'ils viennent de commettre une grosse imprudence. Ils demeurent immobiles, saisis de crainte, les yeux fixés sur le gros rouleau qui dégringole en bondissant à droite et à gauche, poursuit toujours loin dans la plaine. Enfin l'espèce de bolide s'arrête doucement, mais on en voit rien sortir.

« Il est mort », se disent les étourdis, restés sur la côte, figés de stupeur. Soudain, en voyant leurs mères descendre par la route voisine, ils s'élancent sur leurs traîneaux et arrivent, les premiers, auprès du pauvre innocent, évanoui et couvert de bosses. Mais ils n'osent y toucher. La mère de Zéor accourant avec les autres, le retire du tonneau en lui parlant comme s'il eût été conscient : « C'est bon pour toi, petit désobéissant, je l'avais défendu ; c'est bien effrayant comme c'est épouvantable ; tu es puni sur le champ, c'est bien épouvantable comme c'est terrible ; c'est affreux comme c'est épouvantable ! »

La mère de Jean fit un signe à son étourneau de fils :

— Toi, dit-elle, à la maison. En arrivant, va te couper une belle hart, il faut que j'aide à soigner ce petit, tu m'attendras dans ma chambre.

Le lendemain, à l'heure de l'école, Jean fait route avec Aline, sa cousine et sa confidente.

— Que s'est-il passé chez vous, hier, s'enquiert-elle ?

— Quelque chose de bien triste, va ! D'abord je n'en finissais plus d'attendre dans la chambre ; maman, après avoir aidé la bonne femme Charlot à dorloter son Zéor, s'est mise à préparer le dîner, en arrivant chez nous. N'en pouvant plus, j'entr'ouvre la porte : « Maman, voulez-vous que je me la donne tout seul ? — Non, c'est mon ouvrage ça », répond-elle. Tout-à-coup, elle entre, s'assoit et me dit : « Approche une chaise, place-toi dessus. » Tu sais comment, Aline ? Non ? Eh bien, comme ça, à plat ventre, la tête et les jambes pendantes. « Découvre-toi », dit-elle. Cà, c'était le pire, j'aurais aimé mieux deux volées de suite que cette pénitence-là. Quand ce fut fini, maman ajouta : « Prends ton traîneau neuf et va le porter à Zéor ».

— Pauvre Jean, disait Aline, as-tu pleuré ?

— Non, pas tout de suite, pourtant ça pleuvait dru ; mais en me relevant voyant maman pleurer, je me suis sauvé pour aller cacher mes larmes.

— Ça me fait bien de la peine, va, mon Jean, mais il faut convenir que Zéor n'était pas à son aise, lui non plus.

— Au moins, lui, il était sans connaissance et le voilà déjà mieux.

En effet, on vit Zéor à l'école peu de jours après, pas plus doué, mais aussi loquace. Bientôt ce fut la préparation aux examens de fin d'année. C'était encore le temps où ces examens se subissaient oralement, en public, et à la même séance que la distribution des prix.

Un seul titulaire dans cette école. Les élèves, échelonnés de la première à la huitième année, étaient si nombreux que la maîtresse, dans l'obligation de se faire aider, s'était choisi des monitrices. Celles-ci, pendant l'examen, paraissaient sur le théâtre avec leurs élèves, indiquaient les tableaux de lecture, suspendus au mur et disaient :

— Mes élèves savent jusqu'au cinquième, sixième ou huitième tableau.

La monitrice de Zéor avait assuré sa maîtresse qu'il ne se tromperait pas. Elle s'avança avec lui, pointa la lettre « A » avec sa grande baguette et dit :

— Monsieur le Curé, cet élève sait la lettre « A ».

Monsieur le Curé connaissait bien son paroissien.

— Tu vas nous dire quelle est cette lettre-là, mon garçon.

Zéor en avait entendu bien d'autres. Il répondit à pleine tête :

— Pe.

— C'est bien, mon homme, tâche de poursuivre tes études.

La mère, aussitôt après l'examen, s'approcha du prêtre :

— M. le Curé, pensez-vous qu'il sera temps d'envoyer Zéor au catéchisme l'année qui vient ?

— Il est encore jeune. Madame. Est-il intelligent ?

— Pour ça, je vais vous dire tel que c'est, M. le Curé, c'est pas fou fou, ni fin fin, à peu près comme moi, comme vous puis bi i i en d'autres.

À ce compte l'enfant fut admis au catéchisme des préparants trois ans plus tard.

— Zéor, où est le bon Dieu, demande M. le Vicaire ?

— Il est sus la bonne femme Francis.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est le vieux Bonapate, il sonnait la cloche hier, dans sa voiture et il nous montrait le « boggy » en arrière, en disant aux enfants d'école : « Mettez-vous à genoux, mes enfants, c'est le Bon Dieu qui passe. »

M. le Vicaire continue :

— Combien de personnes en Dieu ?

— Il y en a quatre.

— Nomme-les donc.

— Le Père, le Fils, le Saint-Esprit, puis Ainsi soit-il, c'est pas un suisse.

— Comment fait-on le signe de la croix ?

— On fait le signe de la croix en portant la main droite à la poitrine gauche.

M. le Vicaire essaie une explication, fait recommencer son bonhomme, garde un grand sérieux de crainte de voir son jeune auditoire passer du fou-rire à la dissipation.

— Voyons, Zéor, fais bien attention : où serions-nous allés si Notre-Seigneur n'était pas mort pour nous ?

— Ah ! bien, chez-nous, si ç'avait été comme ça, on s'rait tous monté aux États.

M. le Vicaire s'énerve :

— C'est ainsi que tu as écouté ce que je t'ai dit ? Tu n'apprendras donc jamais rien ! Sais-tu combien il faudrait de dindes comme toi pour couvrir une pagée de clôture ?

Pour une fois Zéor reste perplexe. Il ne sera jamais fort en chiffres.

— Sais pas, M. le Vicaire, s'ils étaient tous gros comme vous, en faudrait pas beaucoup.

— Va te reposer chez vous, tu le sauras mieux l'année prochaine.

Zéor poursuit donc son cours comme on le lui a recommandé. Il peut maintenant compter jusqu'à cinq ou six, retenir plusieurs mots. Quant à les bien placer, ça n'a pas tellement d'importance pour lui. Il ne lira jamais « Le Manuscrit » ni le « Psautier de David » comme ses confrères de classe ; il ne fera jamais de différence entre Jacques Cartier et Abraham ; mais il signera quelques jambages qu'il assure être son nom.

Il récite sa leçon d'histoire sainte avec aplomb :

— Gédéon, qui avait trois mille hommes à sa fuite, le Bon Dieu lui a dit qu'il en avait bien trop. Quand il a vu ça, il en a bien renvoyé, il a gardé le restant, les a attachés deux à deux avec un flambeau allumé à la queue ; leur a fait lancer de grand' pertes dans tout le pays, ce qui causa des dommages considérables.

Voici l'heure de la géographie :

— Comment faites-vous pour vous orienter ?

— Pour m'orienter, je place mon nord en avant, mon sud en arrière, mon est à droite et mon ouest à gauche.

Maintenant, aux exercices de langage ; aujourd'hui, ce travail portera sur le masculin et le féminin des noms d'animaux. La maîtresse explique :

— Apprenez d'abord qu'il y a des noms des deux genres, tels que cygne, éléphant, autruche. Ils sont masculins ou féminins indifféremment.

Elzéor proteste :

— Mademoiselle, autruche fait autrichon.

— Voyons, Elzéar, je n'ai jamais dit ça.

— Mais encore hier, vous avez parlé d'un autrichon gris (Autriche Hongrie).

Zéor témoigne donc qu'il est assez attentif et assez instruit pour quitter l'école et préparer sa carrière. À peine a-t-il quinze ans qu'un brave industriel de l'endroit, M. Leclerc, le prend à son service. Il peut conduire les chevaux au parc, les en ramener et rendre d'autres menus services.

M. Leclerc avait une nombreuse famille. Un de ses fils, Louis, avait la réputation de conduire Zéor par le bout du nez, et de lui commander au signe. Chaque fois qu'on lui disait :

— Où travailles-tu donc maintenant ?

Zéor était toujours surpris.

— J' compte que tu n'sais pas les dernières nouvelles : v'là vingt ans que je travaille sus les « Zéclerc.

— Comme ça tu n'es plus jeune ?

— J'ai eu cinquante ans à la Toussaint, j'aurai trente-quatre à la Saint-Jean-Baptiste, ou vice versa.

— Tu as une marque à la tempe, as-tu eu la petite vérole ?

— Non, j'ai eu la picotte à cinq mois, j'étais dans le ber, j'm'en souviens, mais c'est bien juste.

Un jour de mauvais temps, presque tous les hommes du rang musaient à la forge. Les uns lançaient une blague, les autres chantaient Zéor fut prié de chanter à son tour.

— Ah ! merci, dit-il, moi, je sais rien que des chansons de bêtises.

— Chante, chante, va ! Si c'est trop scabreux, on te le dira, ne crains rien.

Après s'être fait prier cinq minutes, Zéor se décide à chanter :

— Vive Jésus, c'est le cri de mon âme !

Un dimanche, les grands garçons Leclerc devisaient ensemble au retour d'une soirée, lorsqu'ils aperçurent leur domestique qui rentrait :

— Tu ne dois pas rentrer après minuit, toi, lui dit l'un d'eux.

— Bien non, rétorque-t-il, il n'était minuit, ils ont dit qu'il était rien qu'une heure.

Le dimanche suivant, Zéor arrive aux petites heures :

— As-tu veillé assez tard, cette fois, lui dirent les jeunes gens ?

— Je suis parti à onze heures après minuit, acquiesce-t-il.

Son patron, lui remettait régulièrement quelques pièces blanches afin qu'on n'en abuse pas, et disait aux marchands de l'endroit :

— Donnez-lui ce qu'il lui faut et adressez-moi la facture.

Notre bonhomme entraît, commandait un habit, et d'un air assuré, faisait retentir un vingt-cinq cents sur le comptoir, en disant :

— Payez-vous, j'ai besoin du reste.

Un premier jour d'avril, Zéor avait été particulièrement malchanceux : il n'était pas trois heures qu'il avait déjà couru une dizaine de poissons d'avril, sans pouvoir prendre sa revanche. Outré de dépit, il entre dans la porcherie et agite les récipients de manière à produire

le bruit qui précède la distribution des portions. Aussitôt les animaux accourent et se rangent devant les mangeoires. Notre gars attend que le dernier soit en place et leur crie de toutes ses forces :

— Poisson d'avril, mes m...

Un autre jour, Louis lui dit à brûle-pourpoint :

— Zéor, peux-tu garder un secret, toi ?

— Bien micux que ça, lui répond aussitôt l'interpelé, j'ai été voir une fille pendant deux ans, elle ne s'en est pas aperçue, ses parents non plus.

Ce qui ne l'empêche pas de penser à fonder un foyer. Le père Leclerc croit que ça fera l'affaire d'une pauvre fille un peu disgraciée, par suite oubliée, quoique capable de tenir un ménage et de prendre soin de son mari. Dans ce dessein, il fait construire une maison et lui abandonne le terrain environnant. Bonne affaire pour Louis qui se charge de faire l'éducation du soupirant et de lui apprendre à remplir les formalités qui accompagnent le mariage.

Un jeudi après-midi d'été, la véranda du presbytère est remplie des prêtres de la localité, venus célébrer la fête de M. le Curé. Le moment semble bien choisi pour commencer, aussi voit-on arriver Zéor.

— Bonjour M. le Curé.

— Bonjour, mon ami, qu'est-ce qui t'amène aujourd'hui ; on ne te voit pas souvent ?

— J'suis pourtant pas un microbe, M. le Curé, j'entrais vous demander un certificat comme de quoi que je suis dans l'monde.

— Bon ! c'est pas mal long à trouver, tu reviendras demain, mon garçon ; j'aurai ce qu'il te faut.

Mais le lendemain, Louis passant devant le presbytère, s'entend appeler :

— Toi, mon insupportable, je te défends d'envoyer Zéor au presbytère quand il y aura des étrangers : ce n'est pas nécessaire que les confrères croient qu'il n'y a que des fous dans la paroisse.

— Merci, M. le Curé, répond Louis, tout-à-fait courtois.

Bientôt cependant, tous les galopins du village sont au courant, et préparent un charivari pour le soir des noces. Mais la mariée, pas si bête, demande à M. Leclerc s'il ne pourrait pas les faire conduire chez des parents, à quelques milles de là.

Les voilà donc en voiture, entourés d'un concert de vivats, de hurrahs entremêlés de chants, et des plaisanteries les plus cocasses de nos gamins.

— C'est encore plus beau qu'un triomphe d'élection, dit Zéor à sa femme.

Voilà notre homme propriétaire ; il utilise ses loisirs à cultiver son domaine, un potager de deux acres. Ce qui intéresse particulièrement les curieux, c'est le compte de la récolte.

— Combien de minots de « patates » s'enquiert-on ?

Tout fier, le nouveau riche énumère :

— J'en ai récolté huit minots, plein le tablier de la Doune et sept, huit belles grosses.

— C'est toi qui as fait le plan de ta maison ?

— Bien oui, j'ai mis la porte au nord pour être plus proche de l'église ; elle ouvre par dehors, comme la porte du ciel.

— Pourquoi donc ?

— C'est pour attraper ceux qui aiment à être derrière la porte.

Inspiré par cette mystique, Zéor se prépare à franchir les célestes parvis. Il considère la mort comme la suprême éducatrice. Poméla, sa sœur, a subi deux années d'école de réforme. À sa sortie, son caractère ne s'est pas beaucoup amélioré. Un jour, le frère entre en coup de vent chez son patron :

— Madame Zéclerc, voulez-vous venir ensevelir Poméla ? Poméla est morte, ça l'a domptée, va.

Pour lui-même, aucune inquiétude. Vint le moment où, très malade, on fit appeler le prêtre, un jeune, nouvellement arrivé qui ne connaît pas son pénitent. On lui avait simplement dit :

— C'est pour les derniers sacrements de Zéor Charlot.

Au cours de l'entretien, il vient un doute au confesseur : « Ne serait-il pas trop ignorant pour recevoir les sacrements » ? se dit-il, « faisons-lui subir un examen sommaire :

— Combien de sacrements ? Nommez les principaux mystères. Qu'est-ce que l'Eucharistie ?

Le moribond le regarde, étonné.

— Qu'est-ce que la contrition ?

Tout à coup, un effort pour parler :

— Paraît que je me meurs, pensez-vous qu'on a le temps de se faire des « devines » ? Vite, le Bon Dieu, avant de partir.

Le prêtre demeura près du mourant jusqu'au dernier souffle et dit en le bénissant :

— Dors en paix, pauvre Charlot.



Amérique Française cherche à promouvoir la littérature d'imagination d'expression française ; elle publie aussi des études philosophiques, historiques, littéraires et sociologiques. Les textes ne doivent pas dépasser dix pages dactylographiées. Toutefois, si un article plus long peut se découper facilement en tranches, il pourra paraître dans plusieurs numéros.

* * *

Dorénavant, tous les textes publiés par Amérique Française sont absolument inédits, à moins de porter une mention contraire.

ESSAI SUR LE COMIQUE

par

L. HAMLYN HOBDEN, M.A., D. Litt.

C'est *Le Rire* de Bergson qui constitue de nos jours la plus éminente et la plus originale contribution à l'étude du comique, — le point de départ de toutes les théories modernes sur la question.

Si la psychologie expérimentale autorise quelques modifications à son œuvre, il reste que, dans l'ensemble, ses observations ont force d'axiomes.

Bergson part du principe qu'il n'y a pas de comique en dehors de l'humain. L'intelligence doit rester en contact avec d'autres intelligences, et le rire a une fonction sociale qui consiste à châtier la laideur. Il y a cinq étapes du comique. *Le comique des formes* est celui de l'habitude contractée, vue et exagérée par le caricaturiste. « Peut devenir comique toute difformité qu'une personne bien conformée arriverait à contrefaire »⁶⁴. *Le comique des gestes* vient du « mécanique plaqué sur du vivant »⁶⁵. L'esprit s'immobilise dans certaines formes, par exemple dans le pédantisme, et le corps se raidit selon certains défauts. Alors l'attention se détourne du fond sur la forme, ou du moral sur le physique. La personne donne alors l'impression d'une chose. *Le comique des actions et des situations* ressort d'une impression mécanique derrière l'illusion de la vie. « Tout

64. Bergson, *Le Rire*, p. 24.

65. *Ibid.*, p. 38.

« le sérieux de la vie vient de notre liberté. Les sentiments
 « que nous avons mûris, les passions que nous avons cou-
 « vées, les actions que nous avons délibérées, arrêtées, exé-
 « cutées — enfin ce qui vient de nous et ce qui est bien
 « nôtre, voilà ce qui donne à la vie son allure quelquefois
 « dramatique et généralement grave. Que faudrait-il pour
 « transformer tout cela en comédie ? Il faudrait se figurer
 « que la liberté apparente recouvre un jeu de ficelles, et
 « que nous sommes ici-bas, comme dit le poète...

...d'humbles marionnettes

Dont le fil est aux mains de la Nécessité. »⁶⁶

Les trois procédés de ce comique sont : la répétition, l'inversion; et l'interférence des séries. *Le comique des mots* également suit trois méthodes. L'inversion, qui remplace le sujet par l'objet ; l'interférence, qui mélange la signification des mots et donne le calembour ou le jeu de mots ; la transposition, qui traduit l'expression naturelle d'une idée dans un autre ton. Le langage est tellement nuancé de tons que cette troisième forme donne au comique une variété infinie. Ainsi l'idée de grandeur a deux extrêmes : le solennel et le familier. La parodie est une transposition du solennel en familier; et l'héroï-comique ; du familier en solennel. L'idée de valeur s'exprime par l'opposition du mieux et du pire, dont une nuance est la satire qui oppose le réel à l'idéal.

« La plus générale de ces oppositions serait peut-être
 « celle du réel à l'idéal, de ce qui est à ce qui devrait être.
 « Ici encore la transposition pourra se faire dans les direc-
 « tions inverses. Tantôt on énoncera ce qui devrait être en
 « feignant de croire que c'est précisément ce qui est : en

66. *Ibid.*, p. 79.

« cela consiste *l'ironie*. Tantôt, au contraire, on décrira
 « minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affec-
 « tant de croire que c'est bien là ce que les choses devraient
 « être : ainsi procède souvent *l'humour*. L'humour, ainsi
 « défini, est l'inverse de l'ironie. Elles sont, l'une et l'autre,
 « des formes de la satire, mais l'ironie est de nature ora-
 « toire, tandis que l'humour a quelque chose de plus scien-
 « tifique. On accentue l'ironie en se laissant soulever de
 « plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être :
 « c'est pourquoi l'ironie peut s'échauffer intérieurement
 « jusqu'à devenir, en quelque sorte, de l'éloquence sous
 « pression. On accentue l'humour, au contraire, en des-
 « cendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est,
 « pour en noter les particularités avec la plus froide indif-
 « férence »⁶⁷.

Le comique de caractère rassemble tous les éléments de ce comique qui n'existe pas en dehors de l'humain. Trois conditions y sont essentielles : l'insociabilité du personnage, l'insensibilité du spectateur et l'automatisme du geste inconscient. Le défaut essentiellement risible est la vanité, et les particularités de caractère qui y sont alliées apparaissent comme des cadres où de nombreux personnages peuvent prendre place. Le personnage comique est un type, qui ne devine pas l'absurdité de sa propre logique. Il suit son idée (comme Don Quichotte) ou ses habitudes professionnelles : la vie journalière lui apparaît en fonction de son raidissement. « L'absurdité comique est de même nature que celle des rêves »⁶⁸.

Bergson termine son étude par quelques remarques qui ne s'accordent pas entièrement avec la théorie du comique, en tant que châtiment de la raideur. Ainsi il constate qu'au

67. *Ibid.*, p. 129.

68. *Ibid.*, p. 190.

moment de rire, il y a une détente : « Le personnage comique est souvent un personnage avec lequel nous començons par sympathiser matériellement. Je veux dire que nous nous mettons pour un très court instant à sa place, que nous adoptons ses gestes, ses paroles, ses actes, et que si nous nous amusons de ce qu'il y a en lui de risible, — nous le convions, en imagination, à s'en amuser avec nous »⁶⁹.

Si le comique se rapproche de l'état de rêve, s'il y a « surtout dans le rire un mouvement de détente »⁷⁰. L'explication bergsonienne portant sur la persistance très brève après laquelle la sanction sociale reprend ses droits, — ne semble pas suffisante. Il sera donc utile de regarder les derniers apports dans le domaine du comique.

D'après Saulnier, dans *le sens du comique*, on n'a pas assez insisté sur le plaisir du rire. L'esprit s'amuse du jeu entre le réel et l'irréel. Le comique dépend de l'esthétique, et non pas de la morale. Ainsi l'art serait l'harmonie trouvée, et le comique : l'harmonie perdue.

Les types du comique varient selon leur sens actif ou passif, et selon le genre du rire. Ainsi *le rire agressif* donne la brimade, qui est méchante, et la moquerie qui, tout en gardant son orgueil, reste spectaculaire. *Le rire critique* produit une comédie qui, d'une part châtie, et d'autre part, humoristique, tempérée de sympathie — jouit de la différence entre le masque du personnage et son caractère véritable. *Le rire fantaisiste* s'amuse de la mystification, ou purement passif, se complaît dans la parodie et dans l'absurdité logique. *Le rire lyrique* qui blâme, produit le portrait-charge ; le rire lyrique, contemplatif : la caricature. Le

69. *Ibid.*, p. 197.

70. *Ibid.*, p. 198.

type le plus pur est *le rire pour rire*, qui prend plaisir uniquement dans l'oscillation entre le réel et le fictif. Actif, il donne les gauloiseries ; celles-ci, par recherche de l'hilarité produisent une opposition énorme en contredisant les lois de la société. Passif, c'est l'esprit, jeu pur de l'intelligence qui comporte deux catégories : l'ironie et l'humour. Ce dernier serait la forme la plus haute du comique, étant « une attitude d'esprit faite de réflexion et d'observation sympathique et qui consiste à regarder l'univers ou ses propres sentiments sous un angle comique. Il cultive, par jeu, l'opposition entre le réel et le fictif, et il constitue le type du rire comme activité spécifique »⁷¹.

Le rire est inutile du point de vue moral (comme le veut Bergson), du point de vue psychologique (étant par son passage du sérieux au fictif une déception intellectuelle), — et du point de vue physiologique (étant une dépense inutile d'énergie). Il ne reste donc dans le rire qu'une émotion agréable, de valeur esthétique.

Parmi les dernières études parues sur le sujet, *L'Illusion comique* de Marc Chapiro paraît la plus compréhensive. Basant sa thèse sur l'utilité psychologique du comique, l'auteur soutient que le rire est un mécanisme qui protège l'esprit humain de la réalité. L'idée de la mort plane sur la vie, et paralyserait l'élan vital si le comique n'était là pour créer l'illusion d'irréalité. Un contrôle subconscient veille sur la logique de la réalité. Cette *censure logique* se relâche pendant le sommeil, ce qui explique l'absurdité des rêves. La folie n'est qu'un dérèglement de cette faculté. La censure logique contrôle les erreurs de la perception, qui peuvent se présenter parce que la perception n'est qu'une vérification partielle de *schèmes* préconçus. quand des erreurs

71. Saulnier, *Le sens du comique*, p. 138.

absurdes franchissent la censure logique comme des réalités, grâce à un *masque* d'apparence vraisemblable, elles deviennent comiques. Donc, l'erreur semble d'abord réalité à la faveur du masque, lequel la fait rentrer dans un schème aperceptif normal ; ensuite, il y a un effet d'irréalité qui englobe non seulement l'absurdité, mais aussi le réel auquel elle était liée. Pendant un moment, la vigilance de l'homme envers cette vie, — dont il se méfie — se détend. Cela se traduit par une décharge d'énergie nerveuse qui passe dans le rire. Ainsi aperçues, les causes présumées du rire sont en fait ses conséquences. Affranchi de la crainte, l'homme éprouve une sensation de triomphe. Puisque l'irréel ne peut pas émouvoir, l'esprit comique provoque une certaine insensibilité. Pour la première fois, on peut expliquer le cas de ceux qui rient aux enterrements. On voit aussi pourquoi l'esprit du comique est souvent très développé chez les pessimistes, comme Bergson le remarque ; ils ont besoin d'oublier le réel.

Chapiro sépare les formes du comique en deux catégories : le *comique matériel*, produit brut qui est perçu par les sens ; le *comique spirituel*, produit raffiné, qui est saisi par l'esprit. Dans le premier cas, le comique des formes ressort de l'intégration de l'absurdité dans un schème normal, comme, par exemple, le fait la caricature. Le comique des mouvements est évident dans un geste qui manque son but, — le comique des actes dans une distraction, un quiproquo. Le comique spirituel, quand il s'agit d'un jugement de l'auteur, provoque le comique verbal, où le masque consiste en une pluralité d'éléments agissant simultanément : ressemblances, associations subconscientes, et cœtera. Quand il s'agit d'une mise en scène, nous avons la comédie. Une identification sympathique du spectateur avec son semblable fait fonction de voile. Puis, au deuxième mouvement, vient l'impression d'irréalité, et il rit de lui-même parce

qu'il s'est identifié avec le personnage comique. Ainsi le comique peut influencer les mœurs, mais seulement en tant que résultat.

L'auteur conclut par une note métaphysique qui rapproche les deux sens du mot « esprit ». L'illusion comique, en empêchant l'homme de se fier entièrement au réel, lui permet d'envisager une réalité supérieure. Le comique et la religion se réunissent donc pour faire triompher l'homme de sa condition éphémère.

(à suivre)



En cadeau d'anniversaire, de Pâques ou de Noël, à un malade ou à un convalescent, à un religieux, à un missionnaire, à cette personne qui a « tout » et à laquelle vous ne savez jamais quoi donner, offrez un abonnement à Amérique Française.

Ou encore, offrez-lui les quatre volumes brochés des numéros parus depuis 1947. Un abonnement à Amérique Française est un cadeau qui dure longtemps et qui fait longtemps plaisir.

PETIT LEXIQUE FRANCO-ESPAGNOL

par

MARC MONT .

FISCALITE. —

Un petit commerçant nous parle : « Quand je gagne 100 pesetas par jour, j'ai pour 70 pesetas de frais, 20 pesetas d'impôts ; il ne m'en reste que 10 pour vivre (puis, il cligne de l'œil). En réalité un peu plus (se penchant vers nous) : « Je truque un peu ma feuille de déclaration et au lieu de payer 20 pesetas de taxe, j'en paie seulement 17. »

Un autre tient un petit café. Sa recette journalière moyenne s'élève à 450 pesetas, mais là-dessus, impôts et frais d'exploitation payés, il lui reste environ 50 pesetas pour faire vivre quatre personnes.

FORCES. —

Si l'on ajoute à l'armée permanente espagnole forte de plus d'un million d'hommes, les gardes civils, la Phalange, les polices municipales, la police d'État (environ 300,000 membres), on atteindrait le chiffre de 4 millions d'hommes en uniforme. C'est beaucoup pour un pays de 28 millions d'hommes qui a besoin de se rééquiper.

HERALDIQUE. —

Dans l'écu officiel de l'État espagnol, on remarque, outre l'aigle, les colonnes, le château-fort et le lion un fais-

ceau de flèches et un joug. Ces deux attributs symboliques qu'on est tenté de traduire par les mots : fascisme et asservissement, ont une origine toute galante. Flèches et joug rappellent par leurs initiales les prénoms de Ferdinand et d'Isabelle.

HOSPITALITE. —

Nous avons goûté à Valence l'hospitalité généreuse, spontanée et totale de l'Espagne. L'homme qui nous ouvrait sa porte et son cœur avait derrière lui des siècles de traditions courtoises, ces temps où le seigneur étranger était sacré, et où la fille de la maison en personne venait au-devant de lui pour lui laver les pieds.

JEUNESSE. —

Juanito. Il a douze ans, il est apprenti dans une corderie. Je le regarde travailler. De l'écharpe de chanvre qu'il porte autour des reins, il doit tirer le fil le plus régulier, le plus fin, le plus solide qu'il lisse entre ses deux doigts maigris tout en marchant lentement à reculons. A l'autre extrémité de l'aire, son petit frère, sept ans, tourne inlassablement la roue qui tord les fils. Ni l'un ni l'autre savent lire et écrire, ils ne peuvent aller à l'école, leur salaire commun de 8 pesetas par jour est trop nécessaire à la famille.

LITTERATURE ETRANGERE. —

Chez un gros cultivateur d'une des régions les plus riches de l'Espagne : il possède des hectares et des hectares de terres irriguées où poussent l'oranger, le riz, la pomme de terre. L'homme, type achevé du fonctionnaire-paysan, est assis sous un large portrait de Franco dont le cadre est cerné d'un ruban sang et or. Sous l'image du Caudillo,

une photo représente l'ex-Duce et feu Adolph Hitler dans des poses avantageuses. Sur la tablette, un livre est ouvert dont notre visite a interrompu sans doute la lecture ; son titre : « J'ai choisi la Liberté » (édition espagnole).

LOISIRS. —

Une centaine de vieux messieurs assis côte-à-côte sur des chaises de jardin posées à même le trottoir, contemplent d'un œil morne le spectacle de la rue. Ce sont les membres d'un club select de Madrid. On s'amuse comme on peut.

MADRID. —

Madrid, ville neuve, bâtie sur le sable d'un désert, beau village de luxe ; avec son métro emprunté à Paris, ses bus à deux étages, copiés sur ceux de Londres ; ses buildings imités de New-York. Madrid remplie de fonctionnaires, de balayeurs, de gardiens de square porteurs de fusil, de sérénos. Hormis Goya, Vélasquez et Gréco, qu'y a-t-il vraiment à voir à Madrid ?

MATADOR. —

Un matador, pour une corrida dans laquelle il travaille un quart d'heure, demande 100.000 pesetas d'appointments. Il est vrai qu'il doit payer son équipe de picadors, de banderillos, ses aides et se procurer à ses frais son magnifique costume brodé. Le grand Manolete mort à trente ans d'un coup de corne dans le ventre, réclamait 300.000 pesetas pour une corrida. On fait actuellement une souscription pour lui élever une statue. Quelques Espagnols sont outrés parce qu'on n'a pas encore statufié Manuel de Falla.

MERITE (agricole). —

Une douzaine d'hommes courbés coupent le blé à la faucille tandis que l'équipe qui les suit fait les gerbes. Ces gerbes seront ensuite rassemblées sur l'aire et piétinées par le galop de deux ou trois mules qu'on fera inlassablement tourner en rond. Les javelles foulées par le sabot des bêtes seront jetées au vent à grands coups de fourches. Dans une poussière dorée, la menue paille s'envolera et les grains retomberont sur le sol où ils seront mis en tas avec des pelles de bois. Partout, nous avons contemplé ce spectacle de la moisson espagnole, sauf en quelques fermes où des cultivateurs originaux ou révolutionnaires utilisaient des faucheuses-lieuses et même des batteuses actionnées par une locomobile.

METROPOLITAIN. —

Nostalgie de Paris ! Pour la guérir, un remède : descendre dans la première bouche venue, obtenir pour vingt-cinq ou trente réaux un billet qui ressemble au coupon de caisse d'un magasin Prisunic, cheminer à travers les couloirs — intestins grêles de la ville — arriver sur le quai, qu'aucun portillon automatique ne barre ; monter dans la rame ; alors fermer les yeux. Sensations de vitesse aveugle, contact des doigts sur la barre de métal chromé ; odeur bien connue faite de relent de vieux dentier, de parfum bon marché, de désinfectant ; bruit des bandages d'acier qui crissent sur les rails ; échos des tunnels ; murmures des conversations ; rire d'une fille. Voilà, nous ne sommes plus entre la station « Atocha » et la station « Serrano », mais entre « Strasbourg Saint-Denis » et « Château d'eau ». Nous sommes à Paris-sur-Seine, dans le métro. Hélas ! l'odeur, l'odeur terrible, l'odeur immanquable, pénétrante, l'odeur d'huile d'olive chaude est là. Il n'y a rien à faire, nous sommes bien à Madrid, à Madrid-sur-Manzanarès.

NOCTURNE. —

Dans ces pays l'on vit surtout la nuit et il n'est pas rare de voir à minuit passé des fillettes jouant à la marelle sur les trottoirs, et dans les cafés, des enfants de trois mois, dormant dans les bras de leur mère, la tête pendante.

ORDRE. —

Ce qui frappe dans les villes c'est le grand nombre d'uniformes : police, gendarmerie, armée. Je fais remarquer cela à un Espagnol. Il n'en est pas étonné : « Oui, dit-il, mais s'il y avait davantage de policiers en France, il y aurait moins de gangsters ». C'est un fait : la presse espagnole ne fait jamais mention de vols, d'attentats à main armée, d'escroquerie, de crimes. On n'y voit que des récits d'inauguration de monuments publics, de discours d'hommes d'État et l'immanquable portrait de Franco.

PAYSAGES. —

Un village de pêcheurs au bord de la lagune. Dans les rizières qui s'étendent à perte de vue jusqu'au pied de la montagne, des hommes travaillent enfoncés parmi les touffes vertes, le visage penché sur l'eau : Indochine. A gauche, un morne canal avec ses barques à voile, ses ponts à balanciers, ses maisons basses qui se reflètent dans les longs plans d'eau immobile. Un homme passe sans bruit poussant son bateau à l'aide d'une longue perche : Pays-Bas.

Une ville toute blanche hérissée de clochers, brûlée par le soleil qui mange toute couleur. Dominant la ville, la Sierra Nevada couronnée de neiges éternelles. C'est Grenade.

PHALANGE. —

Un homme jeune nous a invités à prendre le café. C'est un des derniers compagnons de Jose Antonio de Rivera, le fondateur de la Phalange, qui soit encore en vie. Cet homme parle admirablement notre langue, connaît à fond et admire la littérature, la poésie, la musique française. Il se dit très parisien, mais n'en reste pas moins un Espagnol total. Il nous explique comment la Phalange n'était au début qu'un groupe de jeunes gens désirant montrer à leurs concitoyens l'état de somnolence dans lequel ils vivaient ; comment, devant la montée des groupes adversaires de gauche, la Phalange a dû, par réaction, adopter un uniforme, choisir des cris de guerre, et des chants de marche, créer des groupes de combat, sans pour cela, souligne notre hôte, vouloir ressembler aux nazis allemands ou aux fascistes italiens. D'ailleurs, en 1931, José Antonio n'a-t-il pas à plusieurs reprises condamné ces mouvements ? L'homme nous raconte aussi comment Franco, au moment de la guerre, a utilisé les 300.000 hommes de la Phalange, a mobilisé leur mystique au service de sa cause, a inscrit leur programme sur les tables du nouvel État, mais, la guerre finie, a laissé les survivants de la Phalange à l'écart, et a appelé d'autres hommes au pouvoir. L'homme nous laisse entendre que l'esprit de José Antonio n'est pas mort, que la Phalange reste une force. C'est aujourd'hui une eau dormante, dit-il, mais elle pourrait dévaler sur l'Espagne et entraîner dans ses tourbillons un régime instable : « Un jour, vous entendrez parler de la Phalange ».

(à suivre)

EUSTACHE LETELLIER DE SAINT-JUST

par

JEAN BRUCHESI

de la Société Royale

Le journaliste consciencieux et cultivé, dont la fin soudaine a littéralement saisi de stupeur tous ceux qui le connaissaient, n'était pas l'un de mes amis intimes. Si l'on préfère, je n'étais pas — et combien je le regrette ! — du nombre de ceux qui ont eu le privilège de travailler à ses côtés ou sous ses ordres, de le fréquenter régulièrement, de recueillir, en des conversations familières et prolongées, le meilleur de ses sentiments, de ses opinions, de ses pensées. Aussi bien, n'est-ce pas sans éprouver beaucoup de crainte, que je me risque, pour répondre à l'appel d'*Amérique Française*, à déposer sur la tombe d'Eustache Letellier de Saint-Just, un modeste, mais loyal hommage.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, c'est dans la salle de rédaction de *La Patrie* que je me trouvai, pour la première fois, en face de Letellier, comme on avait déjà pris l'habitude de le désigner dans le monde des journalistes. Désireux d'occuper les quelques heures que j'avais de libres entre les leçons de la Faculté de droit, et de gagner des sous, j'avais offert mes « services » à Monsieur Joseph Tarte. Celui-ci, qui m'avait vu grandir à Boucherville et qui cachait mal un cœur sensible sous des dehors bourrus, accepta de me mettre à l'épreuve. Il me conduisit lui-même à Letellier qui venait tout juste, si ma mémoire est bonne, d'être adjoint au directeur de l'information. Letellier me serra la main, me toisa, m'indiqua une table où trônait une machine à écrire et me confia le soin de résumer une bonne douzaine de nouvelles transmises par les agences de presse. Le lendemain et les jours suivants il recommença ; la semaine d'après, il m'envoya interviewer le curé d'une paroisse qui fêtait les vingt-cinq ou cinquante ans de sa fondation.

Le mois n'était pas terminé que M. Tarte mettait brusquement fin à ma carrière de *reporter*. Je n'en fus pas surpris ni attristé. J'ai toujours pensé que le grand patron avait pris ma demande pour un caprice d'étudiant et que, pour ne pas y opposer un refus, il avait conçu ce moyen très simple de me procurer l'illusion de travailler pour vivre. Letellier, ayant compris le jeu, ne m'avait à peu près rien donné à faire. J'avais une poignée de dollars dans ma poche. Tout le monde était content. C'est du moins ce que je crus lorsque je me séparai de mes camarades, avec l'espoir d'en retrouver quelques-uns, plus tard, sur les routes de la vie.

Les années passèrent. Au hasard d'une soirée mondaine, d'une manifestation littéraire ou artistique, d'un banquet ou d'une réunion d'écrivains, je rencontrais souvent Letellier. Une poignée de main toujours cordiale, l'échange de quelques mots courtois, une question et une réponse : à peine rapprochés par les circonstances, nous nous séparions. Timidité respective ? Impression de n'avoir rien à ajouter ? Esclavage des mille besognes quotidiennes ? Qui pourrait le dire ? Et cependant, d'une fois à l'autre, il me semblait que la poignée de main devenait plus chaleureuse, que les propos s'allongeaient, que le sourire était plus fréquent, plus amical. Dans la salle des professeurs de la Faculté des sciences sociales, avant ou après les leçons du soir, il devenait possible de causer. Et les prétextes ne manquaient pas d'engager la conversation à brûle-pourpoint. Letellier exprimait son avis, avec calme toujours, avec clarté. Il savait être ironique et parfois tranchant. Cela ne me déplaisait point, car nous n'étions jamais ni l'un ni l'autre en cause. L'objet de nos propos dépassait nos personnes et il était bien rare que nous ne tombions pas d'accord sur la solution du problème qui nous préoccupait l'un et l'autre, sur la conduite à tenir dans telle ou telle circonstance, sur l'appréciation d'un fait ou d'un homme. Pour ma part, en tout cas, j'en étais venu à me convaincre que je pouvais sans crainte parler à Letellier avec une totale liberté. Je m'en gardais le plus souvent, non pas par manque de confiance, comme la chose aurait pu se produire dix ou vingt ans plus tôt, mais parce qu'« il n'est pas nécessaire, a-t-on déjà prétendu, de tout dire à un ami, seulement de savoir qu'on pourrait tout lui dire »

Le 5 octobre 1950, Air-France inaugurait le premier service aérien Montréal-Paris. Letellier et moi étions au nombre des heureux voyageurs. Presque instinctivement, nous nous tenions l'un près de l'autre au moment d'être appelés à prendre place dans l'avion. Et, lorsque le bel oiseau décolla, nous fûmes, d'un commun accord, assis l'un à côté de l'autre. Cette fois, nous pouvions causer à l'aise, en dépit du vrombissement des quatre moteurs, et le temps importait peu. Letellier rayonnait, comme un enfant qui va faire une découverte magnifique. À ma grande surprise, il me confia qu'il n'était jamais encore monté en avion.

Cette nuit-là — même s'il y eut une nuit, elle fut très courte, car nous volions vers le soleil levant — cette nuit-là, ni lui ni moi ne ferma l'œil. Il ne cessait de répéter : « C'est formidable ! » et ne voulait rien perdre du spectacle, bien qu'il n'y eut rien à voir, sauf, par le hublot, les étoiles du ciel. Le confort de l'avion, l'impression de sécurité qu'il éprouvait, le somptueux repas servi avec autant de soin que dans un restaurant de grand luxe : tout l'émerveillait. Comme la vie paraissait belle, et l'était vraiment, sans l'aide du champagne dont nos coupes s'emplissaient... et se vidaient à une cadence qui ne fut pas le moindre de nos étonnements ! Et l'oiseau volait, volait... 250 à l'heure ! 300 ! 8.000 pieds, 10.000, 15.000 ! Quel éblouissement lorsque la lumière reparut tout d'un coup, sans s'être fait annoncer par toute une gamme de lueurs, comme cela arrive sur terre ou sur mer ! Douze heures ne s'étaient pas écoulées depuis le départ de Dorval, que nous survolions Paris. L'œil collé à la vitre épaisse du hublot, Letellier ne disait rien. Une brume légère n'empêchait pas de voir, en un éclair, le Bois de Boulogne, la Tour Eiffel, le dôme blanc du Sacré-Cœur, le mince ruban argenté de la Seine. En somme, cela n'était pas nouveau pour lui, même du haut des airs, car il avait beaucoup lu et beaucoup retenu. Mais quand il se retourna vers moi, son regard brillait d'un éclat inaccoutumé, comme si quelque larme à peine perceptible s'était accrochée à sa paupière.

Quatre jours et quatre nuits qui furent des jours passèrent vite, pendant lesquels je partageai les émotions et fus le confident des ré-

flexions de Letellier. La perspective des Champs-Élysées, l'île Saint-Louis, la forêt de Fontainebleau, Barbizon ne s'offraient pas à moi pour la première fois. Et pourtant — était-ce la compagnie de Letellier ? — je ressentais avec lui la joie de la découverte. Jusqu'au spectacle d'une quelconque boîte de nuit, à Montparnasse, qui nous inspira les mêmes commentaires et provoqua les mêmes rires.

Par la suite, nous nous sommes revus trois ou quatre fois, jamais très longtemps. Mais il nous paraissait, à l'un et à l'autre, que nous étions devenus de vieux amis. J'avais regretté que mon compagnon de traversée aérienne n'eût pas pu prolonger son séjour en France. Ses fonctions le rappelaient à Montréal : l'article quotidien à écrire, la leçon de journalisme à faire. Content de ce qu'il avait vu, il ne semblait pas déçu de n'avoir pas vu davantage. C'est qu'il avait la passion de son beau métier et qu'il poussait jusqu'au scrupule, par principe et par nature, l'accomplissement de son devoir professionnel.

Eustache Letellier de Saint-Just est mort trop tôt. En le perdant, le journalisme canadien a fait une bien lourde perte, et les lettres canadiennes d'expression française en ont fait une aussi lourde. L'ancien rédacteur du *Canada* et de *La Patrie* possédait en effet quelques-unes des plus solides qualités qui marquent l'écrivain de classe : correction de la langue, netteté du style, sûreté du jugement, sans parler d'une vaste érudition et d'une finesse d'esprit qui savait, en temps opportun, être mordante ; et, avec cela, d'une courtoisie qui ne se démentait pas. Certains soutiendront que Letellier ne laisse aucune œuvre, car c'est le sort des journalistes de semer à tous les vents, de se perdre eux-mêmes en quelque sorte dans l'actualité dont ils sont la voix. Mais un journaliste qui a fait réfléchir, qui a semé des idées, qui a émis des opinions, servi des causes justes a réellement fait une œuvre. Tel fut le mérite de Letellier de Saint-Just ; tel est son titre à la reconnaissance émue de ses compatriotes et son droit à la fidélité de notre souvenir. Tous les auteurs de livres ne peuvent en dire autant.

Septembre 1952.

En invoquant mes souvenirs

LA GARDE NAPOLÉON

par

EDOUARD FABRE-SURVEYER

de la Société Royale

Qui se souvient, aujourd'hui de la Garde Napoléon !

Si l'idée d'en parler m'était venue un an plus tôt, j'aurais pu me renseigner auprès de mon collègue et ami, le regretté juge Duranleau, qui a vécu longtemps auprès du siège social de la Garde.

Aujourd'hui, je ne connais qu'un homme qui doit bien la connaître, et il aurait peut-être quelque scrupule à m'en parler.

Mes souvenirs ne sont pas des souvenirs personnels. Élevé rue Lagachetière, j'étais bien loin de la Garde. Ce que j'en sais me vient surtout de l'honorable Rodolphe Lemieux, qui fut recorder de la ville Saint-Louis, et la description du drapeau m'a été faite par mon ami feu Marcel Beullac, qui a vécu quelque temps dans les environs.

Comme entrée en matière, je dois jeter un regard sur la ville de Montréal et sa banlieue à l'époque de la fondation de la Garde.

Montréal, on le sait, a absorbé dans le dernier demi-siècle un certain nombre de municipalités environnantes.

Ainsi, le village Saint-Jean-Baptiste commençait — sauf erreur — à la rue Saint-Jean-Baptiste, devenue l'avenue Duluth, jusqu'à l'avenue Mont-Royal. Jusqu'à ces dernières années, on voyait, sur la façade du marché Saint-Jean-Baptiste, une plaque en marbre portant le nom du maire et des conseillers du village à l'époque de la construction de l'édifice.

Au nord de l'avenue Mont-Royal était le village de Saint-Louis du Mile End, devenu plus tard la ville de Saint-Louis. (Pourquoi Saint-Louis, alors que l'église paroissiale était et est encore sous le vocable de l'Enfant-Jésus? Je ne l'ai jamais su). Les commissaires d'école signaient « Les commissaires d'école de la paroisse de l'Enfant-Jésus de Saint-Louis du Mile End, ce qui amusait beaucoup monseigneur Fabre.)

C'est dans cette paroisse que naquit, à une époque que je ne saurais indiquer, la Garde Napoléon.

Un mot, maintenant, des « gardes ».

À une époque où le spectre de la guerre était loin, nos compatriotes éprouvaient le besoin de porter des costumes, parfois belliqueux, parfois de pur ornement. C'est ainsi que se formaient, dans diverses paroisses, des « Gardes ». L'une d'entre elles, la Garde Champlain, subsiste encore, je crois, à Québec.

Nos compatriotes d'origine italienne avaient, dans le même esprit, fondé les *Bersagliere*, dont le commandant était feu Jean-Marie Vignino, traducteur officiel au Palais de Justice, et dont le costume est assez bien décrit dans ce couplet d'une revue qui ne vit jamais le jour :

« Nous sommes les *Ber* (ne vous en déplaise)
Saglière, (bis)
 Et trouvons l'uniforme à la française
 Bien arriéré. (bis)
 Nous portons fièr'ment nos chapeaux à plumes,
 Comm' Cyrano,
 Et prisons l'épinard de nos costumes
 plus que l'vert d'eau.
 Hop là ! Hop là ! le gorgonzola
 Nous rend plus fiers que feu Scevola
 Funiculi, funicula,
 C'est l'œuvre du gorgonzola,
 Le gorgonzola
 Nous rend plus fiers que Scevola.

La Garde avait sa constitution. Rodolphe Lemieux, en sa qualité de recorder de la ville, avait reçu un exemplaire de ses statuts. Je ne sais s'il fait partie de la collection Jetté-Lemieux léguée à la Faculté de Droit de notre université.

Quoi qu'il en soit, voici les quelques articles que je me rappelle :

1. Cette garde a été instituée pour perpétuer le souvenir de Napoléon.
2. Cette garde est sous la protection de la Sainte Vierge.
3. Le siège social de la Garde est à St-Louis du Mile End..
4. Il est défendu de cracher aux réunions.

Et ce dernier article :

« Tout membre qui parlera de dissolution sera immédiatement expulsé. »

Comme on le voit, c'est l'inverse de « La Garde meurt, mais ne se rend pas ». Celle-ci ne devait pas mourir, mais il est possible qu'elle ait dû se rendre à l'inévitable et cesser d'exister.

Il fallait beau voir la Garde dans les grandes occasions.

M. Lemieux racontait les funérailles de l'épouse de M. Léonidas Villeneuve, maire de la ville.

En avant, quatre officiers portant des faisceaux de licteurs. Puis, les membres de la Garde, dans le costume traditionnel de Napoléon, coiffés du petit chapeau et la main sur la poitrine, selon la tradition.

Enfin, le drapeau, français d'un côté, et anglais de l'autre.

Il serait peut-être bon de répéter ce spectacle dans nos processions de la Saint-Jean-Baptiste, ne fût-ce qu'à titre de souvenir du passé.

LA BOUTADE DAVIAULT

par

LUCIEN COLLIN

L'apostrophe de Pierre Daviault au 3e Congrès de la langue française en la ville de Québec, a sonné la panique d'un jour au sein des éducateurs chevronnés.

Affirmer que la langue française est une langue morte au Canada français, c'est du même coup se dissocier de l'enseignement promulgué dans la province et assumer ses propres responsabilités.

Il n'est qu'à se rappeler parallèlement la mise en quarantaine d'Asselin, d'André Montpetit et de Victor Barbeau, chevaliers du français, quand ils affirmèrent envers et contre les minaudiers du verbe à la petite semaine, qu'une chose importait à la survie française au Canada : l'amour et la culture de la langue maternelle.

Par un bon matin, s'il nous prenait la fantaisie extrême d'entendre le français que parlent la plupart des néo-Canadiens d'origine italienne, nous comprendrions davantage la qualité de notre langage, car ces italiens se sont formés — ou déformés — à notre contact et d'après notre parler.

De même faut-il s'étonner outre mesure des réflexions de l'euro-péen à demeure au Canada lorsqu'il entend le doux langage de son pays sur les rives du St-Laurent ?

Malgré moult expressions anciennes étonnamment françaises, l'évolution paresseuse, livresque et technique de la langue, dans un royaume à l'esprit saxon et au confort américain, nous accuse hélas, et a de quoi surprendre plus d'un Français cultivé ou non. De longue

expérience nous savons que tout n'est pas parfait — loin de là — dans la langue parlée et écrite du Français moyen et de l'honnête homme. Toutefois que l'excuse est piètre de s'inscrire en faux contre l'évidence quotidienne : en effet, quel est l'éducateur qui nierait que notre langue parlée ne se satisfait d'un à peu près inouï par suite de l'insuffisance de notre vocabulaire, et qu'à son tour notre langue écrite se complait le plus souvent en termes didactiques et abstraits au possible. Le mal est profond, semble-t-il. Interrogeons sur le vif le maître dans l'enseignement primaire. Dans l'ensemble des cas, l'instituteur n'éprouve plus la profonde conviction que notre avenir dépend en une large mesure de l'enseignement tenace et renouvelé du français.

Ne sachant découvrir le génie de sa langue, il s'adonne obstinément à l'enseignement du « programme ».

Sa bouche analyse là où son cœur se rétrécit. Et pourtant la différence est essentielle entre le programme, le confort et la survivance de la nation française au Canada.

D'apôtre qu'il était le voici trop souvent brave fonctionnaire qui rêve mollement aux champs des pensions de vicillesse en passant par la chaîne des examens et de la bonne note à tout prix !

Observons de plus la normalienne. Elle se réjouit de la somme des connaissances recueillies pendant son stage d'études. Elle sait. Son esprit d'analyse est étonnant, sa compréhension affinée ; apte à « subir » des tests et des examens : elle réussit bien.

S'il nous advenait cependant de lui demander la part d'erreur et de vérité contenue dans un texte, de vivre un instant de poésie, délivrance de l'âme, d'éprouver la synthèse de sa pensée, nous constaterions, croyons-nous, l'amas encyclopédique de sa mémoire.

En français, la future institutrice est nouée à un texte sans l'épaisseur de l'œuvre ; en philosophie, elle susurre le délicieux Robert, enfin elle se pâme sur Sully Prud'homme et Edmond Rostand en littérature.

D'émotion esthétique et créatrice à la hauteur de l'esprit : nulle.

Mangeons maintenant de cette salade pour lapins que sont le plus grand nombre de nos livres de lecture.

L'ensemble des textes étouffe par l'amoncellement de la nourriture d'ordre définitivement pratique : leçons de choses, moralisme mièvre et désuet, pages d'épopée religieuse et nationale sans nuances comme sans âme. Rien qui vraiment émeuve, rien qui ressortisse à l'humanité vivante, rien qui crée la personne.

Si tel est le cas, pourquoi nous scandaliser sur la pauvreté de notre langue, lorsque le cœur, l'imagination et la raison se sont façonnés au creuset de l'ennui, aux ficelles du métier, à l'aide d'un français bâtard !

Volontiers nous expliquerions partiellement la carence de notre langue par l'indigence de notre pensée.

Depuis toujours la permanence de notre humanisme ignore le sens de l'évolution interne et dynamique. Tout se passe comme si l'avoir l'emportait sur l'être : nous préférons conserver plutôt que de créer, bien qu'on retrouve dans ces deux éléments la synthèse du drame humain. Est-ce par paresse ou suffisance, est-ce par ignorance ou par crainte ?

Depuis toujours notre humanisme de salut ou de rédemption annihile nos forces vives de création. Nous nous sauvons, soit, mais nous ne participons pas au rachat et au renouvellement du monde.

Nous traînons un complexe d'infériorité désastreux en répétant à qui veut l'entendre l'Histoire des temps passés sans pour autant repenser la vie, faisant fi à l'inquiétude, à la gratuité, à l'amour et à la gloire.

Notre conception de l'humanisme nous trahit qui ne s'achemine pas vers l'univers recréé et réchauffé.

Sommes-nous inaptés au point de ne pas concevoir un humanisme total qui s'ouvre à la fois sur l'homme et sur Dieu ?

Est-ce par paresse, par suffisance, est-ce par ignorance ou par crainte ?

Décidément la boutade de Pierre Daviault est peut-être venue à son heure...

LA MÉTHODE MONTESSORI

par

ANGELE DUPUIS

« Il y a des lieux où l'homme n'éprouve plus le besoin de conquête, mais seulement celui de se purifier. »

Maria Montessori

Il y a quelques mois, la presse annonçait la mort de la Doctoresse Maria Montessori, en signalant brièvement les mérites de son œuvre auprès de l'enfance. Ceux qui ont connu personnellement cette femme de génie seraient mieux que nous en mesure d'apprécier sa haute valeur intellectuelle et morale. Mais une étude probe de son œuvre écrite et des travaux publiés à son sujet, nous ont amenée à croire que dans ce cas, plus encore que dans celui de nombre d'écrivains et d'artistes, la vie et l'œuvre sont inséparables.

Nous avons souvent constaté que le génie est une prise de conscience exceptionnelle d'une réalité existante : la situation fautive où se trouvait l'enfant de toute condition ou milieu inspira à cette grande éveilleuse d'humanité le tracé de nouvelles voies éducatives qui permettraient aux tout petits de prendre

possession d'eux-mêmes en libérant les forces créatrices enfouies au plus intime de leur être. La création de soi par soi : voilà l'essentiel de cette méthode.

« Après trente années d'études, écrivait la Doctoresse, nous considérons l'enfant comme l'être humain oublié par la société, et plus encore, par ceux-là mêmes qui l'aiment, qui lui donnent et lui conservent la vie. » Sans doute, depuis un quart de siècle, la situation a changé. S'il est vrai que l'hygiène familiale et scolaire ont grandement amélioré le sort matériel de l'enfant, pouvons-nous dire, de nos jours, que cette évolution soit entièrement propice au développement intégral de ce dernier ? Et par développement, nous entendons en l'occurrence l'éveil d'une personnalité propre à chacun des hommes et qui le restitue à lui-même dans sa différence essentielle.

L'univers tangible où se meut l'enfant n'est pas spécialement constitué pour favoriser son épanouissement spirituel : que de jouets, que d'objets ne lui donne-t-on pas qui dénotent une incompréhension flagrante de la part de ceux qui sont chargés de son éducation ! Et encore si on lui laissait la liberté d'en disposer suivant ses besoins intérieurs, mais non, on le presse de toutes parts, on influence son comportement jusqu'à se substituer à lui dans l'accomplissement de tâches que seul il saurait remplir, guidé par l'instinct profond qui lui commande ses agissements. Soulevée par une intuition de génie, pressée par un incommensurable amour de l'enfance, Maria Montessori a tenté de replacer les tout petits dans une ambiance telle que leurs potentialités de vie puissent trouver leur véritable forme spirituelle en s'incarnant dans la matière corporelle. Elle a donc conçu l'idée d'un matériel scientifique dont l'utilisation nécessiterait de la part de l'enfant la mise en activité de toute son énergie vitale. Il ne s'agissait plus alors que de diriger, de rectifier au besoin telle ou telle manifestation de l'âme enfantine qui aurait pu aller à l'encontre de sa vérité particulière.

Tout d'abord engendrée pour des enfants arriérés ou anormaux, cette méthode s'avéra si efficace,

que son auteur décida de l'utiliser pour l'éducation d'enfants normaux. Et les résultats furent si prodigieux que l'Europe entière s'émerveilla des « miracles » qui s'opéraient dans les Maisons des Enfants, véritables royaumes de l'amour où des âmes s'éveillaient à la vie sous le regard de maîtresses compétentes dont les qualités premières étaient l'oubli de soi, l'humilité et le respect de la personnalité de chaque élève. Maisons où circulait un vent de liberté dans la discipline, de noblesse et de grâce dans l'effort individuel. Cependant, comme toute innovation apparemment audacieuse, celle-là a fait crier à l'utopie et à l'exagération. Certes, on n'était guère familier avec l'idée d'une classe où n'existe aucun règlement imposé du dehors, aucune punition ou récompense, où l'élève choisit librement le travail qu'il exécutera au cours de la journée. Aujourd'hui où le système d'enseignement s'est passablement amélioré dans tous les pays du monde, nous reconnaissons sans peine, — même dans notre Province où le problème de l'autorité l'emporte malheureusement sur d'autres plus urgents — la valeur de formation d'une telle méthode, née des besoins de l'enfant et assez souple pour en permettre une application à la fois intelligente et intuitive.

Dans l'élaboration du matériel scolaire, Maria Montessori a pré-

conisé le développement complet de l'enfant : depuis la « ligne blanche » tracée sur le parquet de la classe pour que le petit puisse en y promenant ses pas, trouver l'harmonie dans sa démarche, depuis la leçon de silence appelant le recueillement intérieur, depuis l'étude méthodique et précise des proportions, des poids et des couleurs, jusqu'à la culture raffinée de l'oreille, tout contribue à la découverte du moi enfantin. L'attention besogneuse apportée à l'éducation de la main et à la formation du langage, en profitant des « périodes sensibles », témoigne de la valeur incomparable de la méthode pour la mise en œuvre intérieure de l'enfant.

La marche et la parole manifestent la première victoire du tout petit « sur ses instruments d'expression et d'activité ». « Mais la main au service de l'intelligence n'est-elle pas l'organe moteur qui caractérise l'homme? Le langage humain devient un document du passé quand il est enregistré par la main tant dans le domaine artistique que littéraire... » « Une des caractéristiques de l'homme, dit la Doctoresse, est la liberté de sa main, la possibilité pour ses membres supérieurs de se livrer à des gestes qui ne sont plus ceux du simple déplacement dans l'espace, mais qui les transforment en organes exécutifs de l'intelligence. » Évidemment,

l'idée n'est pas neuve, mais la valeur constructive qu'elle implique au sein d'une telle création scientifique, en fait une des bases de l'éducation. La main en activité, c'est l'expression du « mouvement intellectuel » de l'enfant qui prend conscience de lui-même au contact du milieu. Il peut ainsi démontrer l'unité de structure de son double mouvement intérieur et extérieur : unité qui ne saurait être en aucun cas le fruit du hasard. Aussi, l'enfant doit-il trouver dans l'ambiance des « motifs d'activité » qui lui permettent de grandir selon sa loi intérieure. Il est donc nécessaire qu'il choisisse et exécute lui-même ses mouvements. Autrement, il se sentirait frustré dans son être et son développement, se poursuivrait suivant des normes et dans un cadre complètement faux. Si importante que soit l'éducation physique, elle doit toujours être en fonction de l'épanouissement psychique. Il ne saurait s'agir de former exclusivement « un bel animal ».

Les maîtres à tous les degrés ont-ils suffisamment réfléchi sur la responsabilité inouïe qui leur incombe? Appeler des âmes à la vie... Aider à venir au monde un esprit muré dans les profondeurs du subconscient. Nous disons bien « aider » et non prétendre que c'est lui l'adulte, qui fait jaillir seul l'esprit de la matière. La vie se répand d'elle-même, mais pour prendre forme,

elle a besoin d'atmosphère tout comme la rose nécessite pour s'épanouir, du soleil et de la pluie. L'éducateur a le devoir de placer l'enfant dans des conditions telles qu'il puisse devenir un homme qui, par son pouvoir créateur réalisera en lui une œuvre d'art de la nature. Aussi, devra-t-il l'entretenir plus souvent d'amour que de péché originel, n'oubliant jamais que toute création est d'abord émotion et amour, que toute connaissance est respiration, que toute respiration est vie. L'enfant est un artiste : son activité est gratuite, « il agit pour agir », il s'engage corps et âme dans une action désintéressée. Ce qui l'attire, c'est l'invisible, ce qui se trouve aux confins de la conscience : c'est un poète. Il sent tout d'instinct. N'est-ce pas ce qui faisait dire au Petit Prince de St-Exupéry que les grandes personnes ont toujours besoin d'explications ?

Nous ne pouvons nous empêcher de relever ici l'analogie profonde de la Méthode Montessori et de la philosophie bergsonienne. La Doctoresse ignorait probablement Bergson, à l'époque où elle créa sa Méthode. La rencontre de ces deux génies sur le plan de l'esprit suscite l'émerveillement beaucoup plus que l'étonnement. En effet, qu'est cette énergie

créatrice qui anime l'enfant sinon l'élan vital, le courant de la conscience dont parle le philosophe ? Conscience qui force la coque de la matière pour se répandre à la lumière, tel est le problème central de la Méthode Montessori. La durée créatrice n'est-elle pas un des plus sûrs facteurs pour replacer l'enfant dans l'élan vital ? Il vient de l'obscurité spirituelle totale, du néant. Il ne connaît pas la relation entre les choses qui permet à l'adulte de s'acheminer dans le monde sans se trouver dans un chaos. Ses « instincts-guides » bien dirigés l'orienteront ; un maître intelligent lui apprendra, à penser, à vouloir librement, c'est-à-dire à distinguer, à savoir choisir, à faire de chaque image un lieu privilégié.

Et alors l'enfant se trouvera déjà aux prises avec le problème inévitable de l'existence, car il s'agit bien d'exister pour devenir un homme. Son mouvement extérieur devra être déterminé par sa discipline intérieure. De là, la nécessité d'excellents éducateurs qui lui apprendront à penser grand, à voir juste, à aimer profondément. Il pourra ainsi engager avec le monde et la vie un dialogue fructifiant : deux miroirs qui se renvoient les images de la promesse humaine.

Le Banc d'essai

M E T R O

par

ANDREE MAILLET

Trocadéro, station de métro, minuit, les faces lassés des humains. Point de joie. Point de trêve. Plus tard un rêve peut-être ou de la folie. Deux êtres montent, le train repart. Troisième classe, seconde ou première, c'est la même chose, il n'y a plus de classe sous la terre. Combien c'est vrai.

Il avait un chapeau bien enfoncé sur son crâne qui, je le vis plus loin quand il ôta ce chapeau pour s'éponger, était chauve. Il avait des yeux bleus et des poches sous les yeux et des yeux vitreux, rougis, humides d'alcoolique, pauvre lui, et des vêtements gris et bien coupés et même, la rosette, Dieu sait pourquoi. Elle portait une robe imprimée noir et vert et blanc sur fond jaune et des ongles très vernis, un fond de teint foncé, un regard fatigué et ses cheveux acajou très simplement coiffé. Moi, je venais de la gare de l'Est où j'avais rencontré un train qui ne ramenait personne. Le taxi m'avait laissée au Rond-point. Là, le métro. Sur des bancs libérés nous nous assîmes. Je les regardais sans, je l'espère, en avoir l'air. Je n'avais rien d'autre à faire et ils m'intéressaient. Ils ne se regardaient presque jamais tendrement. Pas le moindre sourire. Ils semblaient préoccupés, malheureux, fatigués de tout, et un peu saouls. Et je me vis devant eux, jeune et bien qu'un peu triste, heureuse et sobre.

— En descendant, disait-elle. Je le vis discutant au vestiaire. Il avait perdu le ticket, je n'en sais rien, il le prétendait et parlait si fort que j'eus honte et l'on fit venir le patron qui lui donna raison pour le calmer. La fille lui tendit ma mante qu'il prit et me jeta presque à la figure. Il sortit sans laisser de pourboire. Je n'avais pas un centime. Je le suivis tête basse. Tu vois quel mari j'ai. Et quelle scène il me fit à la maison.

L'homme hochait la tête sans passion, sans expression. Puis il lui parla tout bas à l'oreille. Ses yeux coulaient le long de la joue de sa compagne, le long du cou, le long du corsage et plus bas, jusqu'aux genoux. Elle disait :

— Oui. Évidemment. Oh ! ça... Je pense. Non. Pas très.

Et puis ils ne parlèrent plus durant quelques minutes et je regardais les stations passer. Jasmin. La Muette. Ranelagh.

— Tu travailles toi en ce moment ? lui demanda-t-elle.

— Non. Non, je n'ai pas trouvé ce qu'il me faut. Je n'ai pas repris là-bas.

— Tu dois en avoir du fric pour te permettre de vivre sur tes rentes.

— Comment ?

— Je dis que tu dois alors avoir beaucoup de fric, pour vivre sans travailler.

Il haussa les épaules et ne répondit pas.

— Tu vas en vacances ?

— Non. Pas précisément. Et toi ?

— La semaine prochaine. Je vais à Dinar avec Dora et son mari. Ils m'emmènent en voiture.

— Avec qui ?

— Dora. Tu connais Dora ?

— Non, Elle vient chez Béber ?

— Pas encore. Elle viendra. Elle adore le jeu. C'est une vraie joueuse.

— Je n'aime pas cette nouvelle installation dans le jardin. Il y a toujours un peu de vent et les cartes... Je préfère quel que soit le degré de chaleur, une bonne pièce bien tranquille ; d'ailleurs il fait toujours plus frais en dedans que qu'on dise. C'est bien Dinar ?

— Il y aura beaucoup de monde.

— C'est cher ?

— C'est assez cher.

— Oui, c'est toujours cher.

— Je n'y resterai que trois semaines. Après je me remettrai au travail. J'ai bien besoin de vacances. Je suis claquée.

— J'irai peut-être en Normandie chez des amis.

— Ah !

— Mes trois fils sont en Norvège. Ils sont très bien

Et pour la première fois je vis sourire l'homme.

— Tu descends à Michel-Ange Auteuil ? fit-elle.

— Oui et toi à Exelmans. Bonjours à Durenne si tu le vois demain.

— Entendu.

Le métro s'arrêta. Elle leva sa main droite qu'il serra de travers en lui disant Bonsoir.

— Bonsoir Homard, dit-elle avec une espèce de sourire.

Sans doute ne l'appela-t-elle pas Homard mais c'est ce que je compris. Il descendit. Le métro repartit. Elle s'absorba dans ses pensées et moi je me dis : Celui que j'attendais n'est pas revenu mais il viendra. Et je suis jeune et heureuse. Quelle vie plate doivent avoir ces pauvres gens !

Paris. — Juillet, 1947.

R E V E

*J'ai fait un rêve
Doux
Comme une vague
Qui ne meurt jamais
Parce qu'elle n'a pas de grève
Où reposer deux pesants bras liquides
Déserts comme un jour de pluie
Qui n'en peuvent plus des flots.
Et ont au cœur de toutes leurs gouttes
La soif infinie du sable
Ce verre d'eau accordé à l'océan
Quelquefois
Lorsque la terre ne se fait pas trop dure*

*J'ai fait un rêve
Triste
Comme une coquille
Vide
Il est bateau
Très loin
Sur la mer.*

CECILE CLOUTIER

SOUVENANCE

*J'ai perdu une part de moi-même
Dont je me souviens à chaque pas*

*Je compte avec les hommes
Je m'acharne contre la matière
Mais je suis plus pauvre que jadis*

*Les allées douces ne sont plus
Pour m'émerveiller chaque matin
Et mes jeux naïfs ne m'attendent plus
A la descente de l'escalier*

*Oh ! la douleur
De n'être plus un enfant.*

JEAN-GUY PILON

« UN APPRENTI PHILOSOPHE »

Jules, pour faire acte de « philosophe moderne », se mit à cracher par terre ; ainsi, il pourrait se rendre compte de la signification de l'opposition entre le Moi et le Non-Moi. Le crachat, de par sa nature même, faisait partie de son être mais, pourtant, étant séparé de celui-ci par le fait de son éjection, commençait à avoir sa vie propre, individuelle. En le regardant attentivement pour augmenter son pouvoir de concentration, il pensât qu'il ressemblait de bien près, après tout, à son protoplasma. Ce qu'il attendait surtout, c'était le moment crucial de son évanouissement, sa disparition dans le Néant, acte ou mieux, phénomène extraordinaire. À vrai dire, était-ce bien une disparition ou plutôt un changement de FORME ? L'événement se produisit comme prévu ; le crachat se rapetissant sans cesse, disparut ; il aurait voulu être à sa place pour pouvoir « sentir » les transformations qu'il avait remarquées.

Faisant quelques pas pour changer d'atmosphère, il se mit à rêver, c'est-à-dire à laisser son subconscient s'emparer de sa conscience. Comme chacun le sait, le subconscient est quelque chose d'indéfinissable, mais que l'on sent. « Savoir sentir », c'est la grande question. Aussi, Jules s'assit sur un banc et, étendant ses jambes, se concentra sur sa « réalité intrinsèque ».

C'était le commencement de la nuit. La lumière des réverbères ressemblait à celle des étoiles et sa réverbération sur l'asphalte agrandissait l'horizon. Pas un passant, juste le bruit des derniers autobus rompait le silence. La rue semblait près de s'évanouir et à sa place, le « Grand Tout » commençait à régner en maître.

« C'est le moment », pensa Jules, et il se mit à faire de l'introspection afin de voir si cette fois-ci, il pourrait arriver à l' « extase intellectuelle », dont il avait si souvent entendu parler. Le Vide se fit peu à peu en lui, il se concentra davantage sur le bout de ses pieds jusqu'à ne plus voir qu'eux ! Il se sentit à un moment donné un grand détachement, Libre comme flottant dans l'air.

Décidant de pousser plus loin son expérience, il tenta de « jouer » un peu aux Yoghis, dont il avait eu quelques connaissances lorsqu'il était étudiant. Alors, il commença à respirer en changeant souvent de cadences rythmiques, afin de chasser l'Air Impur qu'il avait dans ses poumons. Il réussit et essaya de se représenter le Dieu Civa, dont il avait une reproduction chez lui. Bientôt, l'image du Dieu lui apparût tellement réelle qu'il eût conscience d'une présence surnaturelle auprès de lui. Finalement, la vision s'évanouit et il se retrouva être lui, seul dans la Pesanteur du Silence.

Jules se soumit alors à une autre tentative, essayant de se laisser imbiber et emporter par le fameux « Courant Vital », ce qui était assez difficile, avouons-le. Une grande chaleur l'envahit et il eut brusquement mal à la tête. Il recommença, mais à ce moment une auto passa en trombe dans la rue déserte, ce qui rompit le charme. La rue reprit son aspect réel, les réverbères leur aspect normal ; désespéré, furieux de ne pouvoir recommencer ses expériences formidables, Jules envoya la philosophie au diable et alla échouer au cinéma...
28 juillet 1952.

J.C.E.

THÉÂTRE ET CENTRE D'ART A ST-JEAN

par

LUCIEN COLLIN

C'est avec le concours désintéressé de Jean Gascon et de l'Atelier du Nouveau-Monde que s'ouvrira ce foyer d'art à St-Jean d'Iberville

Depuis quelque six mois d'intense préparation, ce centre d'art et d'humanité s'éveille à la vie quotidienne

Après la réussite d'un gala artistique tenu l'hiver dernier à la Centrale Catholique en plus d'un vernissage fort apprécié, les organisateurs croient fermement à la possibilité d'un noyau permanent d'art et de culture en la petite ville de St-Jean

Dès octobre, des artistes de talent exposeront à l'Institut de l'endroit — ce nouveau centre artistique — des études, des toiles et des poèmes écrits sur parchemins. Quelques pièces de céramique, de la reliure, des éditions de luxe et les œuvres de l'Amérique Française enrichiront l'exposition

Au programme du théâtre de poche : Giraudoux avec l'A.N.M. de Jean Gascon. Les marionnettes auront comme animateurs Claude Jasmin et Louise Charbonneau. Tout un groupe d'artistes, tels que Guy et Estelle Mauffette, Louise Darios, Pierre Brabant et le chansonnier Lévesque, sont déjà pressentis pour alimenter les activités théâtrales.

Il resterait à parler de Michel Gréco, professeur de peinture, créateur d'un magnifique plafond suspendu, d'Angèle Dupuis, professeur de littérature, de Maurice Correc, maître de ballet, de Pierrette De Quoy, diseuse et professeur de diction et d'art dramatique, sans oublier Julien Plouffe de la Jeune Scène, coordinateur des spectacles.

Tous ces jeunes talents authentiques y compris Pauline Auger, Roger Lafortune, Guy Gaucher et le poète Luc Perrier ont permis la réalisation du Centre d'art de St-Jean.

LIVRES REÇUS

LA CHAÎNE AUX ANNEAUX
D'OR — (Recueil de poésies)
— Rosario Venne. — Les Editions Chantecler, Montréal.
1952.

Cette chaîne, dont parle le titre, pourrait bien être celle d'une vie terriblement quotidienne, à laquelle un poète des humbles, grâce à son pouvoir magique d'embeillement et de transfiguration, a su prêter des anneaux d'or ..

Âme sensible, doucement contemplative, l'auteur n'est pas sans parenté spirituelle avec le Hugo de « Les Rayons et les Ombres », de « L'Art d'être Grand-Père ». La poésie, avec lui, se donne pour mission, dans le décor le plus sobre, d'éterniser le charme de la minute heureuse, de fixer la grâce unique du plus banal instant.

Il est regrettable seulement que la qualité de l'expression ne soit pas à la hauteur de l'inspiration. En plus d'incorrections grammaticales graves, — solécismes et barbarismes, — on relève des vers lourdement chevillés, et d'autres où la poésie s'acoquine dangereusement à la

prose. Je répète que ces faiblesses sont regrettables, car l'auteur est attachant, et son message est bienfaisant. Que n'a-t-il constamment auprès de lui un critique averti ! Hélas ! en ce pays, — comme je suppose dans le reste du monde, — on trouve facilement un ami qui vous invite à boire, mais non pas un ami qui vous aide à finir joliment votre sonnet.

H.-M. R. o.p.

—

LE PETIT MONDE DE DON
CAMILLO — par Giovanni
Guareschi.

Enfin, un bon livre, un grand livre, un livre drôle ! Un roman d'aventures comiques qui réussit à contenir tout l'essentiel humain. Il provoque les rires à chaque page, et après les rires, la réflexion.

Il bouillonne de vie, en gestes et en paroles. Pas un détail oiseux. Les descriptions sont réduites au minimum : des décors de théâtre, des lignes discrètes.

Tout l'intérêt est dans les trois personnages. Premièrement, un maire communiste à la caboche dure. Deuxièmement, un curé à la caboche dure. Et enfin, Jésus. Jésus ressuscité pour de bon dans la littérature. Il est là, sur la Croix. Il sourit, il parle, il rit. Il fait des bons mots. Il est méridional, indulgent, aussi roublard que ceux qui veulent le tromper. Guareschi a presque fait de Lui un Christ bon diable...

Le curé, don Camillo, est prodigieux de vie. C'est un Hercule en soutane, une grosse machine avec des rouages heureux et des rouages trop humains. C'est un gros bon absolu qui vise la fin, comme Machiavel. Et pour la bonne cause, on emploie coups de pieds, coups de poings, colères, tricheries, larcins. Mais la capacité de repentir est aussi volumineuse que l'homme, et tout finit par le pardon divin...

Le maire, Peppone est un autre Hercule ; en foulard rouge celui-ci. Et comme les deux héros se rencontrent à tous les chapitres, il y a des étincelles à chaque page. Des chocs d'idées, des corrections physiques, des tours qu'on se joue.

Ces deux entêtés cultivent entre eux une bonne haine, car, au fond, ils reconnaissent mutuellement leur valeur et leur courage. Ils se détestent et s'admirent, et chacun est pour l'autre une cause d'émulation.

Le petit monde de Don Camillo, c'est la vie du village, variée, miroitante, avec ses fêtes, ses grèves, ses légendes, ses baptêmes, ses mariages, le tout entremêlé de politique. D'une politique vue avec tant d'humour que le mot change de sens. D'habitude, politique est chargée d'austérité, de sérieux. Là, on pouffe de rire constamment.

Guareschi est un humoriste de première classe. Rien de grossier, rien de subtil : le livre se maintient dans la zone de l'excellent comique, d'un bout à l'autre, ce qui lui donne un équilibre et une unité étonnantes.

Au point de vue composition, rien à redire : c'est le procédé des petits tableaux, le même qui rend si vivante au théâtre une revue. Chaque tableau peut s'isoler, se faire lire tout haut, entrer dans une anthologie ; il se suffit à lui-même : il contient sa dose de comique, sa part d'humain. C'est peut-être à cause de cet art du chapitre qu'on a parlé de Daudet en critiquant ce petit livre. Mais il y a plus de mouvements chez Guareschi : c'est un Daudet qui aurait lu les Américains.

Enfin, un auteur qui finit son livre sur ces paroles : « Il faudra que la démocratie prolétarienne rende la poésie obligatoire » est un humoriste bien sympathique...

Jacqueline Mabit.

L'ŒUVRE DE MARCEL DUPRÉ — Delestre — Paris, 1952.

L'Œuvre de Marcel Dupré par l'abbé R. Delestre est une étude de la carrière d'un artiste qui a porté au plus haut point la renommée de l'école d'orgue française.

L'auteur n'a pas cherché à nous donner une histoire détaillée de la vie de M. Dupré, mais bien un exposé aussi complet que possible des différentes étapes de sa carrière.

M. l'abbé R. Delestre était mieux placé que quiconque pour accomplir cette tâche. Rouennais comme lui, il connaît bien le milieu et l'atmosphère dans laquelle Marcel Dupré est né et a grandi, son milieu familiale et ses maîtres. Son père organiste à Rouen fut le guide éclairé de ses premiers pas.

L'auteur, dans son étude, réussit donc à nous mettre en lumière tous les paliers successifs par lesquels est passé M. Dupré pour

faire épanouir son pouvoir créateur.

Ce travail s'adresse à tous les organistes et aussi à tous les musiciens soucieux de connaître l'évolution de la musique d'orgue. Ils y trouveront une étude éclairée et exacte de tous les aspects du maître de l'orgue — l'interprète, l'improvisateur, le pédagogue et le compositeur. Une large part est faite à l'analyse des œuvres déjà si nombreuses de Marcel Dupré, et ceci est peut-être, à mon avis, une des parties les plus importantes du livre. Toutes les compositions font l'objet d'un exposé lumineux.

Ce résumé du travail fourni par M. Dupré en un peu plus de 50 années dresse un impressionnant bilan de sa contribution à la vie musicale contemporaine, et cette étude ne s'adresse pas uniquement aux organistes mais bien à tous les musiciens curieux d'un artiste à qui la musique d'aujourd'hui est redevable de tant d'apports.

Roy Royal



Les textes radiophoniques ayant déjà « passé », les textes de conférences, causeries, discours, sermons ou autres, ayant été dits, entendus, lus, dans une réunion quelconque, ne sont pas considérés comme textes inédits et s'ils sont publiés, ne seront pas rémunérés.

LE THÉÂTRE

par

ANDRÉE MAILLET

Au *Théâtre des Compagnons*, Aario Marist a monté *Crime et Châtiment*, une adaptation de Gaston Baty du roman de Dostoïevski.

Marist a recréé l'atmosphère propre au romancier russe ; il a su bien dégager les personnages excessifs qui caractérisent l'œuvre de Dostoïevski. *Crime et Châtiment* est une magnifique évocation de l'âme russe avec tous ses contrastes, tant par la mise en scène et les excellents décors que par le jeu des acteurs. Chacun d'eux a joué avec la ferveur et la probité que Marist insuffle à ses disciples. Marina Gantès, Jacques Létourneau, Yves Létourneau, Béatrice Picard, Andrée Lachapelle, Colette Courtois, Bouda-Bradon, Thérèse Arbic, Julien Bessette, Janine Carrier, André Cailloux, Simone Lefebvre, Aimé Major, Yolande Lefebvre, Fernand Choquette, Raymond Poulin, Pierre Simard, Robert Rivard, ont tous témoigné de la valeur de l'école Marist. Leur docilité, leur discipline, leur

humilité devant l'œuvre qu'ils doivent interpréter portera ses fruits avant longtemps. Car il n'y a pas de génération spontanée en art, et les génies, même quand ils sont canadiens, ne se développent que dans le travail et la persévérance, sans lesquels il n'y a que des ratés.

Qu'il nous soit permis de souligner le jeu plein de nuance et de sobriété de Marina Gantès ainsi que sa grâce et sa voix tendre, de même que la remarquable interprétation de Jacques Létourneau dans le rôle de Ras-kolnikov, celle d'Yves Létourneau dans le rôle du juge d'instruction et celle de Bouda-Bradon dans celui de l'ivrogne. Colette Courtois, la dévouée secrétaire d'*Amérique Française*, a été tout à fait étonnante dans le rôle de Katerine la folle.

Il faut voir *Crime et Châtiment*. Ce qu'on se plaît à nommer « la seconde expérience Marist » est bel et bien une seconde réussite.

Afin d'éviter toute confusion dans les commandes, nous revenons à la tomaisson originale.

Afin de permettre aux archivisttes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous ttons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV à IX.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vol. IX : 50¢.

To avoid confusion in orders, we are returning to the original system of volume numbering.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III; complete series of Vols. IV to IX.

Price per number :

Vols. to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vol. IX : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	1951
Vol. X - en cours - current		1952

Les numéros suivants manquent à certaines bibliothèques, certains même aux archives de la revue. Nous apprécierions beaucoup la courtoisie de nos lecteurs qui en disposeraient et qui nous feraient signe.

Volume I, No 1 (Nov. 1941) au No 7 (Août 1942).

Volume II, No 1 (Sep. 42), No 2 (Oct. 42), No 3 (Nov. 42) No 3 (Fév. 43).

Volume III, No 19 (Fév. 44), No 20 (Mars 44).

ROY ROYAL

Professeur de chant
et de
déclamation lyrique

535 EST, RUE SHIERBROOKE

PLATEAU 4546